



Exemple de vertu et instruction élémentaire pour tous les peuples

<https://hdl.handle.net/1874/29343>

E X E M P L E
DE VERTU

ET

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE

POUR TOUS LES PEUPLES.

822
✓

E X E M P L E D E V E R T U

E T

I N S T R U C T I O N É L É M E N T A I R E

P O U R T O U S L E S P E U P L E S .

P A R A . T . C H E V I G N A R D .



A P A R I S ,

Chez D E T E R V I L L E , Libraire , rue du Baltoir ,
N^o 16.

A N X I V — 1 8 0 5 .

PRÉFACE.

UN grand moyen de procurer aux hommes une vie plus heureuse, est de leur faire goûter les principes d'une morale pure, en mettant sous leurs yeux des exemples de vertu. La vie de Jésus offre un modèle rare. *Mais cette vie édifiante n'est connue que localement dans une seule religion ; et le bien qu'elle doit produire ne peut devenir général, qu'en la présentant d'une manière simple et purement historique. Alors ne contrariant aucune opinion religieuse, elle pourra être lue avec intérêt et avec fruit dans tous les cultes et par tous les peuples de la terre.*

Les manières d'honorer la Divinité et les croyances sur ce grand mystère, qui surpasse notre intelligence, ne peuvent être les mêmes. Mais toutes les religions s'accordent à reconnaître l'existence d'un Être suprême, et lui rendent l'hommage et le respect qui lui sont dus. Elles enseignent toutes, comme un point de doctrine essentiel, l'espérance des récompenses, et la crainte des punitions. Ces grands motifs nous font porter nos vues

au-delà de notre existence, et garantissent la sûreté, l'ordre et l'harmonie dans la société. La morale est la même pour tous les hommes. Les différentes religions forment un parterre émaillé de fleurs, dont les parfums sont tous agréables à l'Auteur de la nature.

Jésus répétait souvent que tous les hommes sont enfans de Dieu, et qu'ils doivent naturellement s'aimer les uns les autres. Il ne respirait que l'union et la paix. L'humanité, la douceur, la patience étaient ses vertus favorites. Ennemi de l'hypocrisie, il saisissait toutes les occasions d'en faire connaître la fausseté. Il élevait les hommes à Dieu, en leur montrant le rapport de la créature au Créateur. Il ne pensait qu'à faire rendre à l'Être souverain l'hommage qui lui est dû, et à procurer aux hommes les moyens d'être heureux. Il enseignait, comme une vérité consolante, que Dieu étant parfait, et par conséquent juste, doit récompenser les bonnes actions, et punir les mauvaises. Il connaissait le cœur humain, et semblait lire dans la pensée. Son génie pénétrant lui faisait, par de justes combinaisons, prévoir des événemens: il voyait ainsi la ruine de Jérusalem. Il respectait les lois et les usages établis, mais il en blâmait les abus. Il haïssait les superstitions,

et désapprouvait les sacrifices sanglans que les Juifs ofraient à Dieu.

Après avoir opéré dans son pays le bien qu'il désirait faire, son projet était d'étendre sa doctrine parmi d'autres nations. Il était averti qu'on voulait le faire mourir ; mais, toujours plein de l'esprit de Dieu et de l'amour des hommes, il les instruisit jusqu'à ses derniers momens, enseignant la morale, comme la source du bonheur. Enfin, les Ministres du culte, ofensés et fatigués de l'entendre blâmer leur conduite et leurs superstitions, le firent condamner par les Juifs à mourir sur la croix, qui était le suplice des séditieux.

PORTRAIT DE JÉSUS.

Jésus était d'une taille haute, et la nature avait observé en lui les plus belles proportions. Tout ce qui constituait sa personne formait un ensemble parfait. Les traits de son visage étaient réguliers ; ses cheveux descendaient en boucles sur ses épaules, et se partageaient sur son front. On ne se lassait pas de le voir et de l'admirer à cause de sa grande beauté : un regard doux et imposant, une démarche aisée et majestueuse, une contenance libre, un son de voix sonore et agréable, des gestes faciles et significans, tout en lui attirait et fixait l'attention. Ses manières affables et prévenantes captivaient les cœurs ; son éloquence naïve et simple persuadait les esprits : un air gracieux était répandu sur son visage, et semblait inviter à l'aimer. Lorsqu'il parlait, une grâce nouvelle embellissait encore sa figure, et enchantait ses auditeurs.



LA VIE DE JÉSUS.

Naissance de Jésus. Ses parens se conforment aux lois et aux usages établis.

Sous l'empire d'Auguste et le règne d'Hérode, il y avait un charpentier nommé Joseph, qui vivait avec Marie son épouse à Nazareth, ville de Galilée. Auguste ordonna qu'il fût fait un dénombrement des habitans de l'empire. Joseph partit avec Marie, quoiqu'elle fût près de son terme, et ils allèrent en Judée, dans la ville de David, nommée Bethléem, pour s'y faire inscrire, parce qu'ils descendaient de David. Ils y trouvèrent toutes les hôtelleries si remplies, qu'ils furent réduits à se loger dans une étable. Marie accoucha d'un fils, qu'elle emmaillota et mit dans une crèche. Huit jours après, suivant la loi, l'enfant fut circoncis, et nommé Jésus. Lorsque le tems de la purification de Marie fut arrivé, elle alla avec Joseph à Jérusalem, où ils firent dans le temple les ofrandes accoutumées, et présentèrent Jésus, selon l'usage des Juifs d'offrir à Dieu les premiers nés.

*Des Mages attirés par une ancienne tradition ,
viennent à Jérusalem pour voir Jésus.*

UNE ancienne tradition acréditée dans tout l'Orient (1) faisait croire que , dans ce tems , il devait sortir de Judée (2) un Maître du monde. Des Docteurs philosophes , que les Grecs apelaient Mages , c'est-à-dire Devins , ayant entendu dire qu'il venait de naître à Jérusalem un enfant de la race de David , et pensant que ce pouvait être ce chef qu'ils atendaient , vinrent dans cette ville , et parurent très-empressés à chercher le logement où ils pourraient le trouver. Cette nouvelle ébruitée parvint jusqu'à Hérode , qui en fut troublé. Il s'informa du lieu où était né cet enfant si désiré. On lui répondit que c'était à Bethléem , de la tribu de Juda. Sur cette réponse , Hérode chargea les Mages de

(1) Il existait une tradition fort ancienne , et connue même ailleurs que dans la Judée. Suétone dit qu'une opinion ancienne et constante était répandue dans tout l'Orient ; que les destins avaient ordonné que , dans ce tems , il sortirait de Judée un Maître du monde. Tacite , en parlant des Juifs dans le cinquième Livre de ses Histories , dit que la plupart étaient persuadés de ce qui était contenu dans les vieilles écritures de leurs Prêtres ; que dans ce tems-là , l'Orient devait comander au reste de la terre , et qu'elle serait soumise à un Sage de la Judée.

(2) Quoique toute la Palestine s'appelât Judée , on n'entendait comunément par ce nom , que la province à laquelle il était particulièrement affecté , Jérusalem et ses environs jusqu'à la Samarie et au Jourdain. Les habitans de ce pays mettaient une grande différence entre eux et ceux des autres provinces.

l'avertir, lorsqu'ils auraient trouvé l'enfant, afin qu'il allât lui rendre hommage. Ces Docteurs (1) trouvèrent Jésus, et lui firent des présens; mais ils ne retournèrent point chez Hérode. Joseph ayant entendu dire que ce Prince ne cherchait son fils que pour le faire mourir, s'enfuit avec sa femme en Egypte, asyle ordinaire des Juifs dans des tems de persécution. Quelque tems après, Hérode mourut; et Joseph n'osant revenir en Judée, parce qu'Archélaüs, fils d'Hérode, y régnait, fut demeurer à Nazareth.

Sagesse prématurée de Jésus dans le temple avec les Docteurs de la loi.

JOSEPH et Marie aloient cependant toujours à Jérusalem, au tems de la Pâque. Une fois Jésus, qu'ils y menèrent, et qui avait alors douze ans, les ayant quittés sur la fin de la fête, ils crurent qu'il était dans la compagnie de leurs parens, avec qui ils étaient venus; mais ils furent bien surpris, quand ils les eurent rejoints en chemin, de voir qu'il n'y était pas. Ils revinrent aussi-tôt à Jérusalem; et le troisième jour de leur arrivée, ils trouvèrent leur fils assis dans le temple au milieu des Docteurs de la loi (2): il les écoutait, les interrogeait, et ravissait

(1) Les Docteurs philosophes dont il est fait mention; étaient appelés Mages par les Grecs, du mot grec *Magéuó*, qui signifie exercer l'art magique ou divinatoire. Ils s'appliquaient à l'astrologie, à découvrir les causes cachées des effets que nous voyons, et à pénétrer dans l'avenir par leurs combinaisons. Cette espèce de Savans était en grand crédit dans la Judée et parmi les peuples voisins.

(2) Les fonctions de ces Docteurs étaient de lire la loi au peuple dans le temple et dans les synagogues, et de

tous les auditeurs par la sagesse de ses discours. Marie lui reprochant avec tendresse la peine où il les avait mis : Pourquoi me cherchez-vous , leur dit-il ? Ne savez-vous pas que je suis dévoué au service de mon Père (1) ? Joseph et Marie ne comprirent pas alors qu'il parlait de Dieu , père commun de tous les hommes. Jésus retourna à Nazareth avec son père et sa mère , et leur fut parfaitement soumis pendant la vie retirée qu'il mena auprès d'eux , jusqu'à la trentième année de son âge , et la quinzième de l'empire de Tibère.

L'expliquer, quand il était nécessaire. Il y avait aussi un chef de la synagogue qui n'était point Lévite , et qui était chargé de présider l'assemblée , de lire et interpréter la loi , de faire les prières en l'absence des Docteurs. Chacun pouvait , dans le temple , conférer avec les Docteurs de la loi , et comuniquer publiquement ses réflexions. Des douze tribus d'Israël , celle de Lévi était seule et toute destinée au service du culte religieux. Le Grand-Prêtre était le chef de l'ordre ecclésiastique , qui était très-nombreux. Les fonctions de Sacrificateur étaient réservées à la race d'Aaron , frère de Moïse , et arrière-petit-fils de Lévi. Cette descendance était divisée en vingt-quatre familles , qu'on appelait sacerdotales. Elles avaient chacune un chef , et ces vingt-quatre chefs étaient les Pontifes. Par Lévites , on entendait tout le reste de cette tribu , qui n'était point de la race sacerdotale.

(1) Une loi ordonnait que tous les enfans mâles premiers nés seraient censés dévoués au service de Dieu. Les parens pouvaient les racheter , moyennant une légère somme d'argent , qu'ils donnaient aux Prêtres. L'enfant Jésus avait sans doute entendu parler de cette loi.

Jean quitte le désert où il vivait, et instruit ses auditeurs dans la morale. Il annonce Jésus comme un homme juste et favorisé de Dieu.

DANS ce tems, Jean, fils de Zacharie, vivait dans un désert de Judée, où il s'était retiré dès son jeune âge. Il était vêtu de peau de chameau; il avait une ceinture de cuir autour de ses reins; du miel et des nouritures sauvages étaient toute sa subsistance. Il quitta sa solitude, et parut sur les bords du Jourdain. La singularité de son vêtement et de ses manières lui attirèrent beaucoup de monde. Voyant qu'on l'écoutait, il entreprit d'instruire ses auditeurs dans la morale, et dans les choses qui ont le plus de rapport à Dieu. Il leur prêchait le repentir de leurs fautes, et leur annonçait, sous des figures terribles, les peines qui les menaçaient, s'ils ne travaillaient de tout leur pouvoir à se corriger de leurs défauts. Il leur donnait, selon leurs différentes conditions, les conseils nécessaires pour y vivre sagement. Ceux qui s'avoient coupables se lavaient dans l'eau du fleuve, suivant cette ancienne cérémonie, qui était un signe de purification intérieure, et de changement de vie de mal en bien (1). Plusieurs Pharisiens et Saducéens (2), les plus or-

(1) Il n'était point rare, dans la nation juive, de voir des personnages extraordinaires, même parmi les femmes, s'ériger en docteurs, en moralistes, et prêcher publiquement. Les uns se bornaient à une instruction simple; d'autres, par un langage énigmatique, en imposaient au vulgaire crédule, qui les croyait inspirés.

(2) Les Pharisiens étaient très-austères et fort superstitieux. Il y en avait dans toutes les conditions, mais

gueilleuses sectes qui fussent parmi les Juifs , étant venus aussi pour entendre Jean , et se laver comme les autres : Hommes trompeurs , leur dit-il , qui vous a avertis d'éviter la colère de Dieu qui devait tomber sur vous ? reconaissez vos fautes , et ne vous contentez pas de dire : Nous avons Abraham pour père ; car je vous déclare que Dieu peut choisir d'autres enfans plus dignes d'Abraham. Jésus vint de Galilée , et fut aussi trouver Jean pour l'entendre et se laver. Jean , frappé de l'aspect imposant qui distinguait Jésus , s'humilia devant lui. Mais Jésus lui dit : Laissez-moi faire ; je dois agir ainsi. Alors quelqu'un élevant la voix , s'écria : Cet homme est mon bien-aimé ; je mets en lui mon affection. Cependant le peuple s'étant mis dans l'esprit que Jean pourrait bien être celui qu'ils atendaient , les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem , des sacrificateurs et des lévites Pharisieus , pour s'en éclaircir. Il leur répondit : Je ne suis point celui que vous demandez. Comme ils insistaient pour savoir ce qu'il était : Je suis , leur dit-il , la voix qui crie dans le désert : Préparez les chemins de l'homme juste ; redressez les sentiers. Pourquoi donc lavez-vous , reprirent-ils ? Je ne lave , leur dit Jean , que dans l'eau ; mais il est parmi vous quelqu'un que vous ne connaissez point ; il est préférable à moi , et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Il vous lavera dans l'esprit de Dieu et dans le feu divin. Depuis , voyant Jésus qui revenait du désert : Voici , dit-il , le doux objet des faveurs de Dieu. Plus puissant que moi , il peut faire reparaître la justice parmi les hommes.

plus encore parmi les Ministres du culte. Ils étaient ennemis des Saducéens. Ces deux sectes formaient des partis puissans dans l'Etat.

Jésus va en Galilée. Il assiste à des noces. Son éloquence persuasive lui attire l'attention de ses auditeurs.

DEUX disciples de Jean, charmés de voir Jésus, le suivirent jusqu'au lieu de sa demeure, et restèrent avec lui une partie de la nuit. L'un s'appelait André; l'autre, qui était son frère, se nommait Simon, et prit depuis le nom de Pierre. Ils étaient de la ville de Bethsaïde, ainsi qu'un autre Juif appelé Philippe, à qui Jésus proposa de l'accompagner en Galilée, où il voulait aller. Philippe ayant rencontré Natanaël, l'assura qu'il avait trouvé celui qui était attendu par la nation, Jésus de Nazareth. Natanaël lui dit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Venez, répondit Philippe, et voyez. Jésus voyant venir cet homme avec Philippe, dit : Voici un vrai Israélite, sans déguisement et sans artifice. Natanaël lui demanda d'où il le connaissait ; et frappé de l'air de grandeur et de majesté répandu sur la personne de Jésus, il lui dit : *Enfant de Dieu, vous êtes digne de gouverner Israël.* Jésus fut ensuite à des noces, à Cana en Galilée, avec des Disciples qui s'étaient attachés à lui ; puis il alla à Capbarnaüm ; et comme la Pâque approchait, il partit pour Jérusalem. Son éloquence persuasive et la conviction de ses paroles lui attirèrent l'attention de beaucoup de Juifs ; mais il s'en défiait, parce qu'il les connaissait. Un des principaux de la ville, nommé Nicodème, qui était Pharisien, étant venu le trouver de nuit pour se faire instruire, Jésus lui déclara que personne ne pouvait avoir part au bonheur promis aux justes, si, renonçant à ses mauvaises habitudes, on ne devenait un

homme nouveau. Il l'entretint de choses fort sublimes, et ajouta : Je ne condamne point les hommes, mais je désire les voir dans le bon chemin.

Jean se réjouit d'apprendre que l'on s'empresse d'entendre Jésus. Il est arrêté par les ordres d'Hérode.

APRÈS la fête, Jésus retourna de Jérusalem au Jourdain avec ses Disciples. Ceux de Jean furent le chercher, pour l'avertir que Jésus était de l'autre côté du fleuve, et que tout le monde y courait pour entendre ses instructions et se laver. A cette nouvelle, Jean, transporté de joie, leur dit : Mes desirs sont accomplis; il faut qu'il croisse et que je diminue. Celui qui tire son origine de la terre est terrestre, et ses paroles sont toujours rampantes; mais celui dont vous m'annoncez la renommée semble tout céleste : Dieu lui a donné une intelligence supérieure à celle des autres hommes. Ce que Jean disait de son abaissement ne tarda pas à arriver. Outre Archélaüs qui régnait en Judée, Hérode avait laissé deux fils, l'un roi de Galilée, nommé Hérode comme son père, et l'autre nommé Philippe, qui eut d'autres provinces en partage. Ce Philippe avait épousé Hérodiade, fille d'un de ses frères; mais Hérode en étant devenu amoureux, la lui avait ôtée, et l'avait prise pour femme. Jean, qui voyait Hérode, lui reprocha avec force son incontinence. Hérode estimait Jean, et avait même des déférences pour lui; mais ne pouvant à la fin supporter ses remontrances réitérées, il le fit arrêter, et l'aurait fait mourir aussitôt, s'il n'eût été retenu par la crainte du peuple, qui regardait Jean comme un Prophète.

Jésus converse avec une femme de Samarie. Il prêche publiquement, et enseigne dans les synagogues.

JÉSUS aprenant cette nouvelle, et sachant que les Pharisiens murmuraient de ce qu'il était encore plus suivi que Jean, sortit de Judée, et retourna en Galilée par la Samarie. Il s'assit de lassitude sur le bord d'un puits qu'on apelait la fontaine de Jacob. Pendant que ses Disciples alèrent à une ville voisine acheter de quoi manger, une femme étant venue prendre de l'eau, il lui demanda à boire. Comme il était défendu aux Juifs d'avoir aucun comerce avec les Samaritains (1), elle fut fort surprise qu'il lui demandât quelque chose. Jésus lui parla long-tems sur la différence de leurs cultes religieux; mais elle ne comprit pas ses raisonnemens, et dit, en montrant le mont Garizin, où les Samaritains faisaient leurs sacrifices: Depuis long-tems, nos pères adorent Dieu sur cette montagne, et les Juifs disent que c'est dans Jérusalem seulement qu'il faut adorer. Jésus lui répondit: Un tems viendra où on n'adorera plus sur cette montagne, ni dans Jérusalem. Dieu est esprit, et ses vrais adorateurs l'adoreront en esprit et en vérité. Les Disciples arrivant, furent très-surpris de voir Jésus en conver-

(1) Les Samaritains avaient quité le culte des Juifs environ trois cents ans avant la naissance de Jésus, et ils avaient bâti un temple sur une montagne, pour oposer à celui de Jérusalem. Ils rejetaient tous les livres de la Bible, excepté les cinq de Moïse. De-là vint cette haine si violente entre eux et les Juifs anciens, qu'ils n'avaient point de comerce ensemble, et se croyaient même réciproquement souillés lorsqu'ils se touchaient en passant.

sation avec cette femme ; mais ils n'osèrent alors lui demander le sujet de son entretien. La Samaritaine les quitta , et alla publier dans la ville qu'elle avait trouvé un homme incomparable. Les Disciples de Jésus le pressèrent de prendre quelque nourriture. Mais il leur dit , que sa principale nourriture était de faire la volonté de Dieu , et d'enseigner la véritable manière de lui plaire. Peu de tems après , ceux de la ville , excités par le rapport de cette femme , l'étant venu prier de faire chez eux quelque séjour , il y alla , et s'y arêta deux jours. Tous furent en admiration de la sublimité de ses discours , et le considérèrent comme un homme rare. Jésus reprit ensuite le chemin de la Galilée , où il comença à instruire publiquement et dans les synagogues. Il y fut bien reçu , parce que la plupart des gens de ce pays s'étaient trouvés avec lui à Jérusalem pendant la dernière fête de Pâque.

Jésus monte dans une barque , et prêche de là au peuple. Pêche abondante. Les pêcheurs quittent leurs filets , et suivent Jésus.

QUELQUES jours après , Jésus passant près du lac de Génézareth , se trouva bientôt entouré d'une foule de peuple , qui venait pour l'entendre. Il vit deux barques arêtées sur le bord du lac , dont les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. L'une appartenait à Simon et André , frères : Jésus les connaissait , parce qu'ils étaient venus quelques tems auparavant le trouver dans sa demeure ; l'autre barque appartenait à deux autres frères , Jacques et Jean , qui étaient avec Zébédée leur père. Il entra dans la barque de Simon , et le pria de s'éloigner un peu de la terre. Alors il s'assit et il prêcha.

au peuple qui était sur le rivage. Lorsqu'il eut fini son discours, il proposa à Simon de s'éloigner davantage et de jeter le filet. Simon répondit qu'ils avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre. Jésus lui dit d'avancer en pleine eau, et qu'ils seraient une meilleure pêche. Sur sa parole, ils prirent le large, et jetèrent le filet; mais ne pouvant le retirer parce qu'il était trop plein, ils firent promptement signe à ceux de l'autre barque de venir les aider. Tous furent dans le plus grand étonnement de voir une aussi grande quantité de poissons; et Simon se jetant aux pieds de Jésus, lui dit : Homme de Dieu, éloignez-vous de moi, je ne suis pas digne de votre présence. Mais Jésus les rassura, et faisant allusion à la pêche, il les invita à l'accompagner, pour travailler avec lui à l'instruction des hommes. Ces quatre pêcheurs, saisis d'admiration de voir et d'entendre Jésus, ramenèrent leur barque à bord et le suivirent. Ils allèrent ensemble à Capharnaüm, où Jésus faisait sa demeure ordinaire; et il y enseigna quelques jours de sabbat dans la Synagogue. Ce que les Capharnaïtes admiraient le plus en lui, était qu'il leur parlait comme ayant autorité, bien différemment de leurs Docteurs.

Instructions de Jésus. Prière simple et courte qu'il enseigne au peuple.

Un jour Jésus sortit de grand matin, et se retira dans un lieu écarté pour prier Dieu; mais ses Disciples l'étant venu trouver presque aussi-tôt, lui dirent que tout le monde le demandait. Allons donc, leur répondit-il, allons instruire : je suis venu pour cela. Le peuple qui le cherchait s'em-

pressa de se rendre auprès de lui ; et comme ils ne voulaient pas le laisser aller , il leur représenta qu'il devait répandre ses instructions dans d'autres villes que la leur. Jésus fut à Corozain et à Bethsaïde , et parcourut toute la Galilée , prêchant et enseignant. Pour éviter la foule qui devint trop grande , il lui fallut une fois traverser le lac de Génézareth. Comme il allait s'embarquer , un Docteur de la loi vint lui dire qu'il le suivrait , quelque part qu'il allât. Tous les animaux , lui répondit Jésus , ont chacun quelque retraite qui leur est propre ; mais celui que vous voulez suivre n'a pas où reposer sa tête. Un de ses Disciples lui demanda la permission d'aller ensevelir son père. Vous savez , lui dit Jésus , que , suivant la loi , les impurs (1) sont chargés du soin d'ensevelir les morts. Allez et annoncez la puissance de Dieu. Un autre le priant de trouver bon qu'il allât dire adieu à ses parens , il lui dit : Celui qui met la main à l'ouvrage , et qui regarde derrière lui , n'est pas propre au travail. Lorsque Jésus revint , le peuple qui l'attendait se trouva en plus grand nombre encore. Comme il vit tout ce monde assemblé , il s'assit sur une hauteur , et ses Disciples l'ayant entouré , il se mit à enseigner , et dit : Le véritable bonheur consiste à jouir avec modération des biens terrestres. La douceur , l'humanité , la pureté d'intention , la patience à supporter les afflictions , les persécutions , la haine et les malédictions

(1) Suivant la loi des Juifs , les Ministres du culte ne devaient pas même assister aux funérailles de leurs parens ; et les Juifs se croyaient souillés en touchant un mort , jusqu'à ce qu'ils se fussent purifiés. Ceux qui étaient chargés d'ensevelir les morts étaient regardés comme impurs.

tions, sont des vertus nécessaires pour être heureux. Lorsque vous éprouverez des maux ou des malheurs, tâchez de mériter, par votre résignation, d'être récompensés par notre divin Maître. Des gens de bien ont éprouvé des traverses, et souvent des imposteurs ont été loués et bien reçus. Ne pensez pas que je veuille anéantir la loi, elle doit être exécutée, et je suis d'avis qu'elle soit accomplie; mais ce n'est point assez de ne pas violer la loi: si votre vertu n'est plus parfaite que celle des Pharisiens ou des Docteurs, qui se contentent d'observer à la lettre ce que la loi ordonne, et qui négligent des devoirs auxquels tout homme est obligé d'ailleurs, vous n'aurez point de part au bonheur que Dieu promet à ses fidèles serviteurs. Vos Docteurs vous disent que la loi défend seulement de tuer; et moi je vous déclare qu'un mouvement de colère, une parole de mépris sont aussi très-blâmables, parce qu'il peut en résulter des suites fâcheuses. Si donc vous vous souvenez, étant à l'autel, que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande, et courez vous réconcilier avec lui, si vous voulez qu'elle soit agréée. On a dit encore à vos pères que la loi ne punit que l'adultère consommé; et moi je vous apprend que celui qui regarde une femme avec des désirs impurs, a déjà commis intérieurement l'adultère. Si votre œil ou votre main sont pour vous des moyens inévitables de faire le mal, il vaudrait mieux vous en priver, et qu'une partie de votre corps périsse plutôt que de descendre tout entier dans l'abîme. On vous a défendu le parjure; et moi je vous dis: Ne jurez point. Dites simplement oui ou non. Ce que vous ajouterez, fera douter de votre bonne foi. Œil pour œil,

et dent pour dent, a dit Moïse; et moi je vous dis de ne vous défendre contre ceux qui vous maltraitent, qu'en opposant la douceur. Si l'on veut vous donner un soufflet, modérez-vous, et ne vous vengez pas. Si on vous demande votre habit en justice, défendez votre cause sans humeur: vous pourriez perdre encore votre manteau. Il est écrit enfin: Vous aimerez vos amis et vous haïrez vos ennemis; et moi je vous dis: Vous aimerez vos ennemis, vous bénirez ceux qui vous maudissent; vous ferez du bien à ceux qui vous persécutent, vous prierez pour ceux qui vous calomnient, si vous voulez vous rendre dignes d'être les enfans de notre père comun, qui fait paraître son soleil sur les bons et sur les méchans, et pleuvoir sur les justes comme sur les injustes. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, et si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous en font, ou de qui vous en espérez, quelle récompense mériterez-vous? Ceux qui ne connaissent pas la justice de Dieu, s'en tiennent à des pratiques minutieuses. Soyez compatissans comme notre père, même pour les ingrats. Il est parfait; travaillons autant qu'il dépend de nous à diminuer nos imperfections; faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent: tel est l'esprit de la loi et de la divine morale. Ne jugez point les autres, si vous ne voulez pas en être jugés. Quelquefois on voit une paille dans l'œil d'un autre, tandis qu'on a une poutre dans le sien. Sur-tout ne faites point vos bonnes œuvres devant les hommes; afin qu'ils vous considèrent davantage, si vous voulez que Dieu vous récompense. Ne donnez pas l'aumône patemment, comme les hypocrites, pour être vus, et que votre main gauche ignore ce que fait votre

main droite ; alors notre père , qui connaît les choses les plus cachées, vous en récompensera devant tous. Au lieu d'affecter un visage pâle et défait , pour faire voir que vous jeûnez , faites en sorte, s'il se peut, que personne ne s'en aperçoive. Gardez-vous de ces faux déclamateurs ; à leur extérieur ils semblent des brebis, et au fond ce sont des loups dévorans : ils prient dans les carrefours , ou debout dans les assemblées , pour être remarqués de plus de monde : je vous assure qu'ils n'auront pas d'autre récompense. Quand vous voudrez prier , retirez-vous dans le lieu le plus caché de votre maison , et fermez la porte pour n'être vus que de Dieu : demandez , et il vous donnera ; cherchez , et vous trouverez ; frappez , et il vous ouvrira. Un père donne-t-il une pièce à son fils , quand il lui demande du pain ? Si , malgré nos mauvaises habitudes , nous donnons de bonnes choses à nos enfans , comment notre père nous refusera-t-il les vrais biens , si nous les demandons ? Il sait tout ce qui vous est nécessaire , avant que vous parliez ; et vous n'avez pas besoin de lui faire de grands discours , comme ces ignorans , qui croient qu'à force de paroles ils obtiendront ce qu'ils désirent. Vous prierez ainsi : Notre Père , qui êtes présent partout ; que votre nom soit honoré : que tous les peuples reconnaissent votre empire ; que votre volonté soit faite parmi les hommes , comme dans l'univers. Donnez-nous notre nourriture journalière. Pardonnez-nous nos offenses , comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Aidez-nous à résister aux tentations ; et préservez-nous de tout mal. Après cette prière , ne vous inquiétez point de l'avenir. A chaque jour suffit sa peine , sans prévoir celle au lendemain. Nul ne peut ser-

vir deux maîtres ; il contentera l'un et négligera l'autre. Si vos idées se portent toutes aux biens de la terre , vous ne penserez guères à Dieu. Les oiseaux ne sèment ni ne moissonnent ; ils trouvent cependant leur nourriture. Voyez les fleurs des champs , elles ne travaillent ni ne filent , cependant Salomon , dans sa plus grande pompe , ne fut jamais si bien vêtu. Cherchez donc à plaire à votre père ; employez les facultés qu'il vous a données ; il connaît vos besoins , et ne vous laissera pas manquer. Après ce discours , Jésus retourna chez lui ; mais toute la ville se rendit aussi-tôt à son logis pour l'entendre parler : ceux qui ne pouvaient y entrer , restaient devant la porte ; la maison ne désemplissait pas , et les Disciples ne pouvaient trouver seulement le tems de prendre leurs repas. Il y avait , entr'autres personnes , plusieurs Pharisiens et Docteurs de la loi , venus des pays voisins , et Jésus les enseignait étant assis.

Jésus est invité chez Mathieu , receveur des impôts. Des Pharisiens en sont scandalisés. Réponse de Jésus. Eloge qu'il fait de Jean. Les parens de Jésus croient qu'il a perdu l'esprit.

Jésus au sortir de son logis , vit , en passant , un receveur des impôts nommé Mathieu , assis à son bureau ; il l'invita à l'accompagner. Cet homme se leva aussi-tôt , et quitant ses affaires , il mena Jésus dans sa maison , où il lui donna un repas avec plusieurs gens de son état , et d'autres qui passaient pour mener une vie scandaleuse. Des Pharisiens et des Docteurs le trouvèrent mauvais (1) , et étant entrés , ils dirent aux Disciples de

(1) Les Juifs avaient horreur des impositions , et de

Jésus : Votre maître est un gourmand , un ivrogne ; à quoi songe-t-il , et vous aussi , de manger avec des personnes aussi difamées ? Jésus les ayant entendus , leur répondit : Ce sont les malades qui ont besoin de médecins , et non ceux qui se portent bien. Les justes peuvent se passer de mes conseils ; je désire seulement remettre dans le vrai chemin ceux qui s'en sont écartés. Des Disciples de Jean ayant entendu dire que Jésus était à un festin , vinrent lui demander pourquoi ceux qui s'étaient attachés à lui faisaient bonne chair , tandis qu'eux passaient leur vie dans le jeûne et la prière. Voudriez-vous , leur dit Jésus , que les amis d'un nouveau marié soient tristes , pendant qu'il est avec eux ? Un tems viendra où ils en seront séparés ; alors leur joie sera diminuée. La renommée de Jésus ayant pénétré jusque dans la prison de Jean , il envoya deux de ses Disciples pour lui en rapporter de plus grands éclaircissemens. Ils demandèrent à Jésus s'il n'était point celui qui devait venir ? Allez , leur répondit Jésus , rendez à votre maître ce que vous avez vu et entendu. Quand ils furent partis , Jésus dit au peuple qui le suivait : Que croyez-vous que soit cet homme que vous alliez voir dans le désert ? Un Prophète peut-être ? Oui , sans doute , et plus que Prophète ; entre les enfans des hommes il n'y en a pas eu de plus grand. Ceux qui l'ont écouté ont accompli les desseins de Dieu ; mais ceux qui ont méprisé ses avis , ont résisté au cri de leur conscience. Jean est venu ne mangeant ni buvant ; c'est un démon , a-t-on dit : un autre est venu man-

ceux qui étaient préposés pour les recevoir. Ils ne croyaient même pas devoir en conscience les payer , et ils ne s'y soumettaient que parce qu'ils y étaient forcés.

geant et buvant comme tout le monde; c'est un gourmand, un ivrogne, qui n'aime que les gens de mauvaise vie. Avez-vous remarqué ces enfans qui jouent dans les places publiques? comme ils se plaignent, lorsqu'ils ont pris inutilement toutes sortes de tons pour plaire aux passans; de même les différentes voies que la sagesse divine a prises en vain pour vous appeler à elle, la justifient sur tous ses enfans. A ces mots, une femme élevant la voix, s'écria: Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont nourri! **Heureux** plutôt, reprit Jésus, ceux qui écoutent la parole de Dieu, et la pratiquent! Les parens de Jésus ayant appris ce qui se passait, vinrent pour se saisir de lui, croyant qu'il avait perdu l'esprit; mais le peuple, qui en était enthousiasmé, s'y opposa. Des Pharisiens et des Docteurs l'accusèrent d'être possédé du démon; mais Jésus leur répondit: Un état divisé touche à sa ruine. Si les démons se font la guerre, ils détruisent leur empire; mais si Dieu les combat, il fait éclater sa puissance; la révoquer en doute, est un blasphème impardonable. Que ne jugez-vous d'un arbre par son fruit! c'est que vous parlez suivant que vous êtes affectés. Un méchant homme ne peut produire rien de bon. On dit à Jésus que ses parens voulaient absolument lui parler; il répondit: Mes parens sont ceux qui font la volonté de notre divin Père qui gouverne tout.

Allégorie sur la parole de Dieu, qui se fait entendre intérieurement.

Jésus sortit de la ville où il était, et alla sur le bord du lac. Dans la foule qui le suivait, il

y avait des femmes qui ne le quittaient point , et qui contribuaient de leur bien à sa subsistance. Entre autres étaient Marie Madeleine , et la femme de l'économe d'Hérode. Il monta dans une barque , d'où il enseignait le peuple. Un jour , dit-il , un laboureur étant allé semer , une partie du grain tomba dans un chemin qui bordait son champ , et fut perdue ; les passans le foulèrent aux pieds. Une autre partie tombée dans des lieux où il y avait beaucoup de pierres et peu de terre , poussa d'abord ; mais faute d'humidité , elle ne prit pas assez de racine , et fut bientôt desséchée ; une autre tomba dans des épines qui l'étoufèrent ; le reste tomba sur de la bonne terre , et le grain multiplia jusqu'à rendre cent pour un : il est facile de comprendre ce que je veux dire. Les Disciples de Jésus étant en particulier avec lui , demandèrent le sens de cette allégorie , et pourquoi il parlait au peuple en sens figuré ? C'est , dit Jésus , qu'il ne comprend pas aisément les choses spirituelles ; son cœur est endurci et ses yeux sont fermés. Voici le sens de l'allégorie : le grain est la parole de Dieu qui se fait entendre intérieurement ; ce qui tombe dans le chemin , représente le comun des hommes , qui ne la reçoivent qu'en passant ; elle ne peut leur profiter. Le grain qui tombe dans les pierres , qui pousse d'abord et sèche peu après , signifie que quelques-uns écoutent cette parole avec plaisir , mais faute d'y faire attention , les moindres peines qu'elle leur cause , l'efacent de leur mémoire. Celui qui tombe dans les épines , nous donne l'image d'un grand nombre qui reçoivent la parole de Dieu dans leur cœur ; mais elle y est bientôt étouffée par l'ambition , l'avarice , la volupté , et les autres passions. La bonne terre représente ceux qui écou-

tent cette parole, la méditent, souffrent avec joie les peines où elle les expose, pour en recueillir abondamment les fruits (1).

La science de Jésus étone ses auditeurs. On lui demande des prodiges. Sur sa réponse on le chasse de la synagogue, et on veut le précipiter.

Jésus prit le chemin de Naïm, et fut de là à Nazareth, où il avait été élevé. Au premier jour du sabbat, il entra, selon sa coutume, dans la synagogue. On lui présenta le livre d'Isaïe; il l'ouvrit, et lut ces mots: L'Esprit de Dieu demeure en moi; il m'a rempli de son onction; il m'a envoyé pour instruire les pauvres, consoler les affligés, annoncer la liberté à ceux qui n'en jouissent pas, la lumière à ceux qui ont besoin d'être éclairés, publier le tems des grâces divines. Après qu'il eut achevé de lire, il ferma le livre, le rendit, s'assit, et tout le monde ayant les yeux sur lui, il dit: Ces paroles doivent s'accomplir. Il est tems de profiter de la lumière pour adorer Dieu avec simplicité, et chacun doit contribuer, autant qu'il est en lui, au bonheur des hommes. Puis il se mit à enseigner d'une manière insinuante, persuasive et convaincante. On admirait l'excellence de sa doctrine, et sur-tout le charme de ses paroles. Mais, disait-on, d'où lui est venue cette science et ce pouvoir? N'est-ce pas le fils de ce Joseph, charpentier, et de Marie? et toute sa parenté n'est-elle pas parmi nous?

(1) L'usage était, chez les Juifs et les autres peuples orientaux, lorsqu'ils parlaient d'une chose sérieuse, de s'exprimer par allégorie, ou en sens figuré; et cet usage subsiste encore parmi ces nations.

Ils ne pouvaient comprendre qu'il fût devenu , en aussi peu de tems , si différent de ce qu'ils l'avaient vu. La curiosité ayant amené quelques personnes auprès de Jésus , plutôt que le désir de s'instruire , elles lui demandèrent de leur faire voir des prodiges. Mais Jésus leur répondit : Nul n'est prophète dans son pays. Ils se levèrent aussi-tôt , transportés de colère , le chassèrent de la synagogue , et le menèrent vers un rocher , pour le précipiter. Mais Jésus s'évada du milieu d'eux , et sortit du pays.

Mort de Jean. Disciples de Jésus. Instruction qu'il leur donne.

LE jour de la naissance d'Hérode étant venu , il fit préparer un festin aux principaux de sa cour. Une fille de cette Hérodiade qu'il avait enlevée à son frère , y vint danser ; et elle le fit de si bonne grace , qu'Hérode , au comble de sa joie , lui dit de demander ce qu'elle voudrait , jurant de le lui donner , fût-ce la moitié de la Galilée. Cette fille , instruite par sa mère , demanda la tête de Jean. Hérode fut affligé de cette demande , et se repentit d'avoir juré. Mais son serment était trop solennel ; et d'ailleurs il n'eut pas le courage de désobliger cette jeune personne. Un garde apporta la tête dans un bassin ; la fille en fit présent à sa mère. Les disciples de Jean vinrent prendre son corps pour lui rendre les derniers devoirs , et en furent porter la nouvelle à Jésus. Ils le trouvèrent qui instruisait les siens ; il en avait choisi douze ; c'était Simon , surnomé Pierre ; André , son frère ; Jacques et Jean , fils de Zébédée , qu'il avait trouvés occupés à la pêche ; Philippe , de Bethsaïde , le receveur Mathieu , un autre Jacques et un autre Simon , Bar-

thelemy , Thadée , Thomas et Judas. Il leur dit : Soyez la lumière du monde. Il faut que vos bonnes œuvres éclatent devant les hommes , afin qu'ils en rendent gloire à notre Père comun. N'allez point d'abord chez ceux qui ne voudraient pas vous recevoir. Quand vous entrez dans une maison , souhaitez-y la paix : si cette maison en est digne , vos désirs seront exaucés ; ceux qui vous recevront mériteront les graces de Dieu ; et un secours donné pour l'amour de lui ne sera pas sans récompensé. Si l'on ne veut pas vous recevoir ou vous écouter , sortez à l'instant. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Lorsqu'on vous persécutera dans une ville , retirez-vous dans une autre. Défiez-vous des hommes ; s'ils m'ont accusé d'être possédé du démon , ils en diront autant de vous ; ils pourront même vous maltraiter ; vous serez accusés , et votre défense sera l'exposition de la vérité : ne vous inquiétez pas alors de ce que vous direz ; pénétrez-vous de l'idée de Dieu , il vous inspirera une sagesse et une éloquence qui confondront vos adversaires. Publiez patemment ce que je vous enseigne , et ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps : craignez plutôt la puissance qui peut précipiter le corps et l'ame dans un abîme de tourmens et de regrets. Il n'arrive rien dans l'univers que par la permission du Créateur. Renoncez à vous-mêmes , et que votre fermeté soit à toute épreuve : si vous ne persévérez jusqu'à la fin , vous ne recevrez point de récompense. Celui qui abandonne Dieu pour conserver sa vie , périra misérablement. Quand vous aurez agi suivant votre conscience , vous n'aurez fait que ce que vous deviez faire. La morale que je vous charge d'enseigner est si méconnue sur la terre , qu'elle occasionera des divi-

sions. Les préjugés et les habitudes s'oposèrent toujours au bien que je désire. Après ce discours, les Disciples se séparèrent de Jésus, et parcoururent les villes et les bourgades, prêchant par-tout la morale qu'ils avaient apprise, et exhortant le peuple au repentir de ses fautes.

Secours que Jésus donne à un malade. Les Juifs l'accusent d'avoir occasioné une transgression de la loi le jour du sabbat.

Le tems de la fête des Juifs étant arivé, Jésus alla à Jérusalem. Il y avait près d'une des portes de la ville un réservoir d'eau, où des malades descendaient pour soulager leurs infirmités. Un d'eux ne pouvant descendre, Jésus l'aïda à se mettre dans le bain, et à remonter. Le malade voulut emporter sa couchete; mais les Juifs lui dirent qu'il ne lui était pas permis, parce que c'était le jour du sabbat (1). Il leur répondit qu'il se trouvait mieux, graces au secours de celui qui l'avait assisté. On lui demanda qui il était; mais il ne le couaissait pas. Jésus l'ayant rencontré depuis dans le temple, l'avertit de rendre graces à Dieu, puisqu'il était soulagé, de peur qu'il ne lui arivât un plus grand mal. Cet homme l'ayant reconu, s'informa de son nom, et fut le rapporter aux Juifs. Aussi-tôt ils cherchèrent Jésus, et lui reprochèrent d'avoir occasioné une transgression de la loi le jour du sabbat; mais il leur répondit : Dieu, mon Père, ne cesse jamais d'agir; puis-je suivre un plus grand exemple? Mais

(1) Le Sabbat était le septième jour de la semaine. La loi défendait, pendant ce jour, toute espèce de travail, et même les voyages. Ce précepte était exécuté jusqu'à la minutie.

cette répartie ne fit que les irriter encore, sur-tout voyant qu'il parlait de Dieu comme de son Père. Jésus leur dit : Je ne fais rien de moi-même ; Dieu me dicte ce que je dois dire et ce que je dois faire. Je ne parlerai point de moi, vous ne seriez pas obligés de me croire ; mais un autre en a parlé. Vous avez envoyé vers Jean, et vous savez qu'il a approuvé mes discours, mes sentimens et ma conduite. Je n'invoque l'autorité d'un homme, que parce que vous y avez déféré ; mais je me fonde sur une autorité bien plus grande : c'est Dieu qui m'a inspiré d'agir comme je fais pour le bien de mes semblables. Mes paroles et mes actions témoignent pour moi. Examinez vos écritures et vos lois, et vous en comprendrez le véritable sens. Mais je vous conais ; l'amour de Dieu n'habite point en vous ; vous me rejetez quoique je parle en son nom, et vous recevrez bien un autre qui parlera de lui-même. Cependant je ne vous accuse pas ; et si vous faites mal, vos lois vous condamneront.

Les Disciples de Jésus lui rendent compte de leur mission. Le peuple admire l'éloquence de Jésus. Il veut le faire Roi. Beaucoup de Juifs ne comprennent pas ses discours. Plusieurs le quittent.

APRÈS la fête, Jésus prit le chemin de Galilée ; et ses Disciples l'ayant rejoint, lui rendirent compte de ce qu'ils avaient fait. Entre autres choses, Jean lui dit qu'ils avaient trouvé un homme qui enseignait aussi ; mais qu'ils lui avaient défendu de continuer parce qu'il n'était pas avec eux. Jésus leur répondit : Vous avez mal fait ; car celui qui n'est pas contre vous, est pour vous. Hérode ayant entendu parler de Jésus, ne savait qu'en penser.

J'ai fait, disait-il, mourir Jean; serait-il ressuscité? Il souhaita de voir Jésus, et donna ordre qu'on le cherchât, pour le lui amener. Jésus ayant appris cette nouvelle à son retour de Jérusalem en Galilée, traversa le lac de Tibériade, pour se retirer dans le désert de Bethsaïde, au lieu d'aller à Capharnaüm. Le peuple qui l'avait déjà rejoint, l'ayant vu s'embarquer, fit le tour du lac, et arriva presque aussi-tôt que lui au lieu où il devait aborder. Jésus fut ému, en voyant tout ce monde; et dit: La moisson est grande, et il y a bien peu d'ouvriers. Prions le maître du champ de vouloir bien en envoyer. Ensuite il leur parla des choses spirituelles; et son éloquence ordinaire captiva long-tems leur attention. Le charme de son ton, de sa voix, de ses discours les saisit d'enthousiasme; et ils voulurent l'enlever pour le faire Roi. Mais Jésus en étant averti, obligea ses Disciples de s'embarquer sur le champ, et leur dit d'aler l'attendre à la ville de l'autre côté du lac. Il crut qu'étant seul il lui seroit plus aisé de s'échaper; en effet il s'évada, et fut se cacher dans une montagne voisine, où il passa une partie de la nuit en prières. Le peuple ne voyant plus Jésus, fut le chercher à Capharnaüm, lieu ordinaire de sa résidence. Ils le trouvèrent qui enseignait dans la Synagogue, et lui ayant demandé coment il était venu: Vous me cherchez, leur dit-il, et peut-être est-ce la simple curiosité qui vous attire: puissiez-vous écouter avec fruit la morale que je vous enseigne. C'est une nourriture spirituelle qui alimente l'esprit, et qui fait connaître aux hommes le rapport qu'ils ont avec Dieu. Les Juifs ne comprenant pas ce qu'il disait; répondirent que leurs pères avaient autrefois vécu de manne dans le désert, et que Moïse leur avait

doné le pain du ciel à manger. Jésus dit : Ce n'est point Moïse qui vous a doné ce pain ; c'est Dieu lui-même ; mais le véritable pain du ciel est celui qui vous est ofert au nom du Seigneur. Eh ! s'écrièrent - ils , donnez-nous toujours de ce pain. Jésus répondit : Je vous présente ce pain de vie ; c'est la morale divine et naturelle que je vous enseigne. Ceux qui m'écouteront seront satisfaits , et je ne rejeterai personne ; car je ne cherche pas à faire ma volonté , mais celle de Dieu ; et sa volonté est que je ne perde aucune occasion de rapeler à lui ses enfans. Ce discours fit murmurer les Juifs. Ne conaissons-nous pas son père et sa mère , disaient-ils entre eux ? coment donc peut-il dire qu'il vient au nom de Dieu ? Ne soyez pas étonés , reprit Jésus , vous ne pouvez profiter de ce que je vous dis , qu'autant que Dieu vous en inspirera le vouloir. Il a gravé ses lois dans le cœur de tous les hommes ; mais ceux qu'il favorise de sa grace , peuvent seuls profiter des instructions. Oui , je vous ofre ce vrai pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert , et ils sont morts ; mais ceux qui se nouriront de ce pain spirituel , vivront éternellement ; et ce pain soutient mon existence , que je donerais pour le salut du monde. Les Juifs donaient divers sens à ces paroles , mais ils n'y comprenaient rien ; plusieurs Disciples même trouvèrent ce discours bien étrange , et l'écoutaient impatiemment. Pourquoi , leur dit Jésus , vous scandalisez - vous ? l'homme doit naturellement retourner d'où il est venu : l'esprit ne meurt point , et le corps passe promptement. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie ; mais il y en a parmi vous dont la croyance est obscure , et j'ai raison de vous dire que mes

discours ne peuvent être écoutés que par ceux que Dieu inspire. Comme cette manière de s'exprimer était trop abstraite pour le comun des Juifs, la plus grande partie quitta Jésus. Il demanda alors à ses Disciples s'ils ne le quitteraient pas aussi? A qui irions-nous? répondit Simon, vous avez la parole de vie. Cependant, dit Jésus, quoique vous soyez en petit nombre, l'un de vous est un traître.

Les Pharisiens acusent encore Jésus de violer le sabbat. Sage réponse de Jésus.

COMME Jésus enseignait dans la Synagogue un jour de sabbat, il s'y trouva un malade. Des Pharisiens lui demandèrent s'il était permis de guérir quelqu'un pendant ce jour. Jésus leur répondit en les regardant avec pitié et indignation : Qui de vous ayant une brebis ne la retire pas d'un fossé, quelque jour qu'elle y tombe? Hypocrites que vous êtes, nul d'entre vous ne se fait scrupule de délier aujourd'hui son bœuf pour le mener boire; un enfant d'Abraham ne vaut-il pas mieux qu'un bœuf ou une brebis? Les Pharisiens furent honteux de cette réponse, voyant que le peuple y applaudissait. Ils se plainquirent aux Hérodiens (1) que Jésus était un violateur de la loi, et cherchèrent des moyens de le perdre. Comme Jésus passait le long des blés, un jour de sabbat et des plus solennels, ses Disciples prirent des épis qu'ils broyèrent dans leurs mains, et les mangèrent. Aussi-tôt des Pha-

(1) Les Hérodiens formaient une espèce de confrérie, instituée à l'honneur d'Hérode, surnomé le Grand, dès son vivant: ils pensaient à-peu-près comme les Saducéens.

risiens qui l'avaient suivi, lui remontrèrent que c'était violer la loi. Mais Jésus leur dit : N'avez-vous pas lu ce que fit David du tems du grand prêtre Abiatar, et ceux qui étaient avec lui un jour de sabbat, se trouvant pressés de la faim ? Ils entrèrent dans le temple, et mangèrent les pains de proposition, ce qui n'était permis qu'aux sacrificateurs. N'avez-vous point lu aussi dans le livre de la loi, que les sacrificateurs peuvent violer le sabbat dans le temple ? Si vous faisiez attention qu'une affection mutuelle est plus méritoire devant Dieu, que vos pratiques minutieuses et les sacrifices sanglans que vous lui offrez, vous ne me condamneriez pas comme vous faites, en vous bornant à la lettre de la loi : le sabbat est fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat.

Allégorie sur l'aveuglement des Juifs. Jésus déclare à ses Disciples qu'il faut qu'il aille à Jérusalem, quoiqu'il prévoie qu'on l'y fera souffrir.

JÉSUS s'embarqua, et aborda à un pays nommé Magedan, où on le pria, comme on l'en avait déjà prié à Nazareth, de faire voir des prodiges. Il répondit : Ne pouvez-vous pas discerner de vous-mêmes ce qui est bon d'avec ce qui ne l'est pas ? Vous pouvez même pénétrer l'avenir par vos conjectures et vos combinaisons ? Et à quoi vous servirait de voir des prodiges ? Un pauvre mendiant couvert d'ulcères, se tenait ordinairement à la porte d'un homme riche, et qui faisait bonne chère ; il ne souhaitait que quelques restes de sa table, mais on ne lui donnait rien : ils moururent tous deux. Le riche, privé de la vue de Dieu, vit le

pauvre dans le sein d'Abraham : Père Abraham , s'écria-t-il , ayez pitié de moi ; envoyez-moi par cet homme une goutte d'eau pour soulager ma langue du feu qui la dévore. Eh ! mon fils , lui dit Abraham , souvenez-vous que vous n'avez eu que des biens dans votre vie , et que vous avez refusé de soulager ce pauvre , qui n'a eu que des maux ; il est juste qu'il soit consolé , et que vous soyez puni : l'espace qui est entre nous ne peut se traverser. Du moins , reprit le riche , envoyez-le chez mon père , pour avertir mes frères. Ils ont la loi , répondit Abraham , qu'ils la pratiquent. Ils seraient bien mieux persuadés , insista le malheureux , si quelqu'un des morts allait leur donner des conseils. Non , reprit Abraham ; s'ils ne croient rien , ils ne croiront pas plus quand ils verraient ressusciter des morts. Depuis ce tems , Jésus ne fit plus que voyager dans la Galilée et les pays voisins , sans s'arrêter nulle part , ni vouloir être connu ; mais il lui était bien difficile d'être long-tems caché. Il passa à Tyr et à Sydon , et fut aux environs de Césarée de Philippe. Il déclara à ses Disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem , quoiqu'il prévît qu'on l'y ferait souffrir. A Dieu ne plaise , reprit Simon , que rien de semblable vous arive ! mais Jésus se retournant vers les autres Disciples , dit : Vous ne vous conduisez que par la prudence humaine , et vous ne connaissez point la sagesse et les décrets de Dieu. Il leur parla souvent depuis sur le même sujet ; mais ils ne comprenaient point , et ils n'osèrent lui demander plus d'explications.

Jésus mange avec toutes sortes de personnes. Allégorie sur le pardon de Dieu pour celui qui se repent et se corige de ses fautes.

PENDANT que Jésus voyageait dans la Galilée , il mangeait indifféremment chez toutes sortes de personnes ; et comme les Pharisiens s'en scandalisaient toujours , il leur dit : Qui de vous ayant perdu une des brebis de son troupeau , ne l'irait pas chercher ? Si vous la trouviez , ne la chargeriez-vous pas avec plaisir sur vos épaules , et ne vous causerait-elle pas plus de joie que toutes les autres qui ne se seraient point égarées ? Je vous dis de même que le retour de celui qui se repent de ses fautes , et s'en corige , est plus sensible à Dieu que la persévérance des justes dans le chemin de la vertu. Le plus jeune des enfans d'un homme riche , ayant persuadé à son père de lui donner une part de son bien , l'emporta en pays étranger , où il le dissipa en débauches. Peu de tems après , il y eut une famine dans le lieu où il était ; et le pain y devint si rare , que pour en avoir , il fut réduit à garder les pourceaux ; encore lui en donnait-on bien peu. Un jour que dans ses réflexions il portait envie à ces animaux de ce qu'on ne leur épargnait pas leur nourriture , il fut frappé de la comparaison de son sort actuel avec le bonheur dont il avait joui dans la maison paternelle , où tout était en abondance , et où tous les jours il y avait beaucoup de restes , tandis qu'il éprouvait une disete cruelle. Aussi-tôt il résolut de partir pour y retourner. Son père s'étant trouvé sur le chemin , le reconut de loin , et alla à sa rencontre. Je suis coupable , lui dit son fils , devant Dieu et devant vous. Je ne mérite plus

d'être apelé votre fils. Mais le père, joyeux de son retour, lui fit apporter des habits et préparer à manger. Il ordonna une fête pour se réjouir, disoit-il, de ce que son fils était ressuscité. Comme ils étaient à table, l'aîné de la maison, qui revenait des champs, entendit, en approchant du logis, le son des instrumens, et en ayant pris le sujet, il en fut si indigné, qu'il refusa d'entrer, malgré les instances de son père, qui sortit pour l'en prier. Il y a tant de tems, lui dit-il, que je vous sers avec soumission et attachement, sans que vous m'avez jamais donné de quoi me réjouir avec mes amis; et votre cadet n'est pas si-tôt revenu de manger honteusement tout le bien que vous lui avez donné, que vous prodiguez le reste pour honorer son retour. Mon fils, répondit le père, tu as toujours été avec moi, et ce que j'ai est pour toi; mais j'avais perdu ton frère, et je me réjouis de l'avoir retrouvé.

Réponse de Jésus sur le divorce. Il recommande l'humilité à ses Disciples.

LES Pharisiens cherchant toujours à compromettre Jésus, lui demandèrent s'il était permis à un homme de répudier sa femme. La loi le permet-elle, dit Jésus? Ils répondirent que Moïse le leur avait permis. Il est cependant dit dans vos écritures, reprit Jésus, qu'un fils quite son père et sa mère pour s'attacher à sa femme. Mais Moïse a déclaré que ce lien n'était pas indissoluble, parce qu'il connaissait la faiblesse humaine. Jésus ayant entendu ses Disciples se disputer dans le chemin, voulut en savoir le sujet, lorsqu'ils furent arrivés. Ils n'osèrent d'abord le dire; mais enfin ils avouèrent qu'il était question de savoir lequel d'entre eux serait

le plus grand. Si quelqu'un de vous, leur dit-il, veut être le premier, il faut qu'il se croie le dernier et le serviteur de tous les autres; et apelant en même tems un petit enfant, il le prit par la main, le mit au milieu d'eux, et l'ayant embrassé, il dit: Celui qui s'humiliera et se fera petit comme cet enfant, sera le plus grand, et vous ne serez point agréables à Dieu, si la simplicité ne règle pas vos démarches: il proposait toujours cet âge comme le modèle de l'humilité et de l'innocence. Un jour qu'on lui en présenta plusieurs, Jésus voyant que ses Disciples les repoussaient, leur témoigna de l'indignation; et rapelant ces enfans, il les embrassa, et dit: laissez-les aprocher de moi, et ne les méprisez pas; Dieu aime ceux qui leur ressemblent, il en prend un soin particulier; si quelqu'un les scandalise, il vaudrait mieux pour lui qu'il fût au fond de la mer.

Les Pharisiens se scandalisent de ce que les Disciples de Jésus ne se lavent pas les mains avant leur repas. Réponse de Jésus. Reproche qu'il fait aux Pharisiens. Allégorie sur l'humilité. Une femme parfume les pieds de Jésus. Les Pharisiens le trouvent mauvais. Réponse de Jésus par une allégorie.

ENTR'AUTRES superstitions que les Juifs tenoient de leurs anciens, ils croyaient que c'était un acte agréable à Dieu de se laver souvent (1). Les Phari-

(1) L'usage des Juifs était de se laver souvent; mais ce n'était pas seulement laver, il fallait le faire avec certains gestes et certaines cérémonies superstitieuses. Les Pharisiens sur-tout croyaient que si une personne souillée de quelque impureté déclarée par la loi, touchait quelque chose, cette souillure se communiquait à

siens et les Docteurs, qui cherchaient toujours des prétextes pour accuser Jésus de violer la loi ou la tradition, ayant remarqué un jour que ses disciples s'étaient mis à table sans avoir lavé les mains, le trouvèrent fort mauvais, et lui en demandèrent la raison. Jésus leur dit : Pourquoi préférez-vous, dans bien des circonstances, votre tradition à la loi ? Vous ne pouvez pas ignorer à quel point la loi recommande d'honorer ses pères et mères ; et vous croyez cependant que si un fils offre au temple ce qu'il pourrait employer à assister son père dans le besoin, il satisfait au commandement, et n'est plus obligé envers son père ou sa mère (1). Vous dites encore que si quelqu'un jure par l'autel ou par le temple, il ne s'engage à rien ; mais que s'il jure par l'offrande qui est sur l'autel, ou par l'or du temple, il est obligé par ce serment. Combien de choses semblables peut-on reprocher à votre tradition ? Hypocrites, qu'Isaïe vous a bien dépeints, quand il a dit : Cette nation m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi, et rien ne leur sera

celui qui la touchait ensuite, et souillait l'ame. C'était pour éviter ce malheur, qu'ils avaient si grand soin de se laver.

(1) Jésus reproche aux Pharisiens et aux Docteurs de la loi une opinion que les Ministres du culte avaient imaginée et accréditée, pour s'attirer le bien des familles. C'était une maxime, que tout ce qui était donné au temple était dès-lors hors de toute puissance humaine. Lorsque des créanciers ne pouvaient se faire payer, ils donnaient au temple ce qui leur était dû. Les débiteurs lui consacraient leurs dettes, lorsqu'ils voulaient en frustrer les créanciers ; en sorte qu'il en résultait des abus énormes. Les Sacrificateurs recevaient tout, et trouvaient bien le moyen de se faire payer.

plus inutile que le culte qu'ils ont inventé pour me rendre hommage ! Puis Jésus s'adressant au peuple, dit : Sachez que ce qui entre dans l'homme ne le souille point , mais ce qui en sort. Malheur à ceux qui se contentent de nétoyer le dehors , tandis que le dedans est plein d'injustices, de noirceur et d'impureté ; semblables à ces sépulcres blanchis , qui présentent une belle aparence et ne contiennent que de la pouriture ! Malheur à ceux qui croient avoir rempli leurs devoirs , en payant exactement la dixme des moindres légumes , et qui négligent les préceptes les plus importans de la loi ! Malheur à ceux qui font des bonnes œuvres pour être vus , et qui , à l'abri de longues prières , usurent le bien des veuves ! Que sert d'invoquer le nom de Dieu , si l'on ne fait rien de ce qu'il comande ? Malheur enfin à ceux qui obligent les autres à des devoirs auxquels ils n'ont jamais songé de satisfaire eux-mêmes , et qui ne toucheraient pas du bout du doigt les fardeaux dont ils chargent les épaules de ceux qu'ils croient faits pour les porter ! Notre souverain maître ne peut approuver la conduite de ceux à qui l'ins-truction a été confiée , et qui , loin d'édifier les autres , les détournent du bien par leurs mauvais exemples ; qui reprennent des fautes légères , et ne se font point scrupule des choses les plus criminelles , qui veulent occuper par-tout les premières places , être salués et respectés de tout le monde , être apelés maîtres , pères et docteurs , tandis qu'il n'y a qu'un seul maître et docteur , qui est notre comun père. Jésus ajouta : Un pharisien et un commis d'impôts se trouvant un jour dans le temple , le pharisien se tenait debout , et priait ainsi : Seigneur , je vous remercie de ce que je ne suis ni voleur , ni adultère , ni ivrogne , comme beaucoup

d'autres, ni même comme cet homme; au contraire, je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dixme de mes revenus. L'autre, retiré dans un coin, n'osait lever les yeux, et frappant sa poitrine, il disait: Mon Dieu, ayez pitié de moi, je m'accuse devant vous de mes fautes. Je vous assure qu'il fut justifié avant de sortir, et le pharisien ne le fut pas. Car celui qui se glorifie sera humilié, et celui qui s'humilie, sera glorifié. Les Disciples de Jésus lui dirent qu'il avait fort scandalisé les Pharisiens par ses discours; il leur répondit: Laissez-les dire, ce sont des aveugles qui en conduisent d'autres, ils tomberont avec eux dans le précipice. Ensuite Simon-Pierre ayant prié Jésus d'expliquer ce qu'il avait dit, que ce qui entre dans l'homme ne le souille point, mais ce qui en sort. Quoi! dit Jésus, vous ne comprenez pas encore? Ne concevez-vous point que ce n'est pas au cœur que vont les choses que l'homme mange, et qu'il n'en peut être souillé. Les choses qui, en sortant, souillent l'homme, sont les mauvaises pensées, l'orgueil, la malignité, la fraude, l'envie, la jalousie, le blasphème, les désirs impurs, l'avarice, le vol, le meurtre, le faux témoignage; voilà ce qui souille l'homme, et non de ne pas se laver les mains. C'était ainsi que Jésus saisissait toutes les occasions pour condamner l'orgueil et la superstition des Pharisiens. Un jour qu'il était à table chez l'un d'eux, nommé Simon, une femme publique vint se jeter à ses pieds, elle les baisa en versant des larmes, et les ayant arrosés avec une huile de parfums qu'elle avait apportée, elle les essuya avec ses cheveux. Le maître du logis scandalisé de cette action, dit à Jésus qu'il ne devrait pas souffrir que cette femme le touchât, puisqu'il savait qu'elle menait une vie honteuse. Jésus lui répondit: Simon, j'ai une ques-

tion à vous faire. Un créancier avait deux débiteurs, l'un de cinq cents deniers, l'autre de cinquante, il leur remit leurs dettes : lequel des deux eut plus de sujet d'être reconnaissant ? Ce fut, dit le Pharisien, celui qui devait davantage. Sans doute, reprit Jésus ; jugez donc en conséquence. Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez pas offert à laver (1). Cette femme a même parfumé mes pieds, et elle les a baisés. Cet acte d'humilité prouve le regret de ses fautes, et ce qu'elle fait est en vue de Dieu, qui connaît son intention.

Jésus témoigne de l'horreur contre un souhait inhumain. Allégorie sur ceux que Dieu tarde à éclairer par sa grace.

LE tems de la fête des tabernacles étant arrivé, les parens de Jésus, qui n'avaient pas confiance en lui, vinrent le trouver, et lui dirent : Puisque vous cherchez à vous faire une réputation, quittez ce pays, et allez en Judée à la fête, afin que votre puissance éclate devant tout le monde ; vous ne vous rendrez pas célèbre en vous cachant toujours. Jésus leur répondit : Mon tems n'est pas encore venu ; pour vous, à qui tous les tems sont égaux,

(1) C'était une coutume parmi les peuples de l'Orient de laver et baiser les pieds aux étrangers qui arrivaient chez eux. Cette cérémonie se faisait plus ordinairement à l'entrée des repas ; et lorsqu'on voulait témoigner plus d'égards pour quelqu'un, on employait des huiles odoriférantes et des parfums. Pour plus grand honneur encore, les enfans de la maison étaient chargés de rendre ce service. Jésus répond au Pharisien, en lui faisant une espèce de reproche de ne s'être pas conformé à l'usage.

vous pouvez y aller. Il demeura donc encore en Galilée; mais il partit peu après pour Jérusalem, et il ne se fit point connaître dans le chemin. Etant près d'arriver dans une ville de Samarie, il envoya quelques Disciples pour chercher un logis; mais les habitans ayant appris qu'ils allaient à Jérusalem pour la fête, refusèrent de les recevoir, parce que leur religion leur défendait de communiquer avec les anciens Juifs, et même de les toucher. Les fils de Zébédée témoignèrent leur indignation, en souhaitant que le feu du ciel consumât cette ville. Jésus eut horreur de cette idée, et dit: Vous ne savez pas à quoi vous êtes apelés. Loin de faire périr les hommes, nous devons chercher à les sauver. Jésus alla plus loin. Arrivé en Judée, il continua d'enseigner. Il faisait remarquer aux Juifs leur croyance superstitieuse, et l'excès de leur confiance en eux-mêmes. Il leur parlait des autres peuples, moins remplis de préjugés, et plus capables qu'eux d'écouter et de suivre la saine morale. Il y a d'autres brebis, leur dit-il un jour, prêchant dans le temple, qui ne sont pas de cette bergerie; il faut que je les amène; alors il n'y aura plus qu'un troupeau. Comme il vit que les Juifs ne pouvaient souffrir qu'il assimilât les autres nations à la leur, il leur reprocha leur orgueil et leur inhumanité par cette allégorie: Un homme envoya de grand matin des ouvriers à sa vigne, et convint avec eux d'un denier pour leur journée; trois heures après, il en trouva d'autres qui n'étaient pas occupés, et il les envoya aussi, en leur promettant de les satisfaire; il en prit ainsi plusieurs à différentes heures du jour: comme le soir approchait, en ayant rencontré qui ne faisaient rien, il leur demanda pourquoi ils étaient oisifs; ces gens ayant répondu qu'ils n'avaient point trouvé

d'ouvrage , il les envoya à sa vigne avec les autres. La journée étant finie , il les fit tous appeler pour les payer : ceux qu'il avait loués les derniers furent les premiers satisfaits , et reçurent chacun un denier ; les autres qu'il avait loués dès la pointe du jour , ne recevant aussi qu'un denier , furent surpris , et murmurèrent ; mais le maître leur dit : Quel tort vous fais-je ? ne sommes-nous pas convenus du prix que je vous donne ? Prenez ce que je vous ai promis. Si je veux donner à ceux que j'ai envoyés tard autant qu'à vous , ne suis-je pas libre de faire ce que je veux de mon bien ? et faut-il que vous soyez méchans , parce que je suis bon ? Je vous dis de même , continua Jésus , que Dieu , suivant ses vues , peut traiter les derniers qui retournent à lui comme les premiers.

Opinions diverses des Juifs sur Jésus. Les Pontifes envoient des gardes pour le prendre ; mais ils n'osent pas à cause du peuple.

LA fête des tabernacles durait sept jours. Comme Jésus était parti tard pour y aller , les Juifs le cherchèrent inutilement pendant les trois premiers jours : ils n'étaient point d'accord sur son sujet ; les uns en disaient du bien , d'autres le traitaient de séducteur ; mais ce n'était encore que des bruits sourds , et personne n'osait l'accuser , à cause de la réputation dont il jouissait parmi le peuple. Il parut au quatrième jour , et se mit à enseigner dans le temple ; on l'écoutait avec admiration et étonnement. Cependant on disait toujours : Comment cet homme peut-il être si savant sans avoir étudié ? Jésus l'ayant entendu , répondit : Ma doctrine n'est pas de moi , elle est de celui qui m'a envoyé ; si

vous êtes disposés à faire sa volonté, vous connaîtrez si je parle de moi-même, ou si c'est lui qui me fait parler. Quand on cherche sa propre gloire, c'est une preuve que l'on parle de soi-même; mais quand on n'a pour but que la gloire de Dieu, on ne peut s'écarter de la vérité : pourquoi donc voulez-vous me faire mourir ? Vous êtes possédé du démon, lui dit-on : qui est-ce qui songe à vous faire mourir ? Vous m'acusâtes à la dernière fête, reprit Jésus, d'avoir occasioné une transgression de la loi un jour de sabbat ; cependant vous n'avez jamais cru faire mal en continuant de circoncire dans ce jour comme aux autres. L'action du malade, en emportant sa couchette, est-elle plus blâmable que la vôtre ? Quelques-uns se demandaient : N'est-ce pas là cet homme que nos Pontifes veulent faire mourir ? le voilà qui prêche publiquement, et ils ne lui disent rien : auraient-ils reconnu qu'il est ce maître du monde que nous attendons ? D'autres disaient que quand celui qui devait veuir paraîtrait, il ne pourrait s'anoncer d'une manière plus séduisante. Ces discours étant venus à la connaissance des Pharisiens, ils envoyèrent, de concert avec les Pontifes, des soldats pour prendre Jésus ; mais il leur parla ainsi : Je ne prévois pas être long-tems avec vous, et je retournerai bientôt vers celui de qui je viens. Vous me chercherez alors, et vous ne pourrez venir où je serai. Ces gens et les autres Juifs ne purent comprendre le sens de ces paroles. Les uns disaient : C'est un Prophète, d'autres, c'est celui qui nous est annoncé. Les gardes envoyés pour se saisir de Jésus, voyant une grande partie du peuple bien disposée pour lui, n'osèrent s'aquiter de leur comission, et étant retournés sans rien faire, ils dirent pour excuse, qu'il était impossible d'entendre

un homme aussi savant. Vous a-t-il donc aussi gagnés, dirent les Pharisiens? Voyez si quelqu'un de nous ou des Pontifes en a cette idée. Il n'y a que cette foule ignorante et maudite qui le suit. Mais, dit Nicodème, il me semble que notre loi ne permet pas qu'on juge personne sans l'avoir entendu. Etes-vous aussi Galiléen, reprirent-ils? Lisez nos écritures, vous verrez que jamais Prophète ne sortit de Galilée. Ils se séparèrent à ces mots pour se retirer chez eux, et Jésus sortit de Jérusalem pour aller passer la nuit sur la montagne des Oliviers.

Jugement de Jésus sur une femme adultère.

Discours de Jésus.

Le lendemain Jésus revint au temple dès la pointe du jour. Le peuple s'assembla de nouveau autour de lui; et comme il les enseignait, les Pharisiens et les Docteurs lui amenèrent une femme qu'ils venaient de surprendre en adultère. Maître, lui dirent-ils, selon Moïse elle doit être lapidée: qu'en pensez-vous? Jésus était trop doux pour la condamner, et s'il la renvoyait absoute, les Docteurs allaient l'accuser d'avoir transgressé la loi; il se baissa, et traça une figure sur la poussière. Etant pressé de parler, il se releva, et dit: Que celui de vous qui ne se sent coupable de rien, lui jete la première pierre; puis il se rebassa et continua à tracer. A ces paroles ils furent interdits, et leur conscience leur faisant des reproches qu'il n'avait pas voulu leur faire lui-même, ils sortirent tous insensiblement du temple, les plus vieux les premiers, et les autres ensuite. Alors Jésus se releva et dit: Femme, que sont devenus vos accusateurs? Personne ne vous a-t-il condamnée? Personne, dit-

elle. Je ne vous condamnerai pas non plus, reprit Jésus : allez, et gardez-vous de tomber à l'avenir dans de pareilles fautes. Quelques jours après, enseignant encore dans le temple, comme il disait qu'il apportait la lumière au monde, les Pharisiens lui reprochèrent qu'il se louait lui-même, et que son témoignage n'était pas recevable. Il leur dit : Mon témoignage est véritable ; je sais d'où je viens et où je vais ; mais vous l'ignorez. Vous jugez selon vos idées. Je ne vous dis que ce que Dieu me dicte de vous dire ; il est sans cesse avec moi, et il ne m'abandonera pas, parce que je ne cherche qu'à lui plaire. Jésus voyant que plusieurs prenaient confiance en ses discours, leur dit : Si vous écoutez mes paroles, vous connaîtrez la vérité, et elle vous tirera d'esclavage. Mais ils répliquèrent : Nous descendons d'Abraham, et nous ne connaissons point la servitude. Comment donc dites-vous que nous serons tirés d'esclavage ? Celui, dit Jésus, qui fait le mal, est esclave du mal. Si vous êtes véritablement enfans d'Abraham, faites des œuvres dignes de lui, au lieu de me persécuter, moi qui ne vous dis que les vérités que Dieu m'a apprises. Qui de vous peut me reprocher un crime ? Je ne cherche point ma gloire, mais celle de Dieu, et je vous dis que celui qui m'écoute et suit mes conseils, vivra éternellement. N'avions-nous pas raison de dire, s'écrièrent les Juifs, que vous êtes un Samaritain et un possédé ? Abraham et les Prophètes sont morts, et vous dites que celui qui vous écoute vivra toujours. Etes-vous plus qu'Abraham ? que prétendez-vous donc être ? Si je me glorifiais moi-même, dit Jésus, ma gloire ne serait rien, c'est Dieu qui me glorifie, et vous ne le connaissez pas ; si vous le connaissiez, vous sauriez que ceux qui

obéissent exactement à ses commandemens , jouiront éternellement de sa présence.

Jésus honore Dieu , et le glorifie. Il exhorte ses Disciples à l'humilité. Allégorie sur le pardon des injures.

OUTRE les douze disciples , Jésus en avait choisi soixante-douze autres , qu'il avait envoyés en Judée dans les lieux où il devait passer. Etant revenus satisfaits de leur ministère , Jésus leur dit : Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel ; ne craignez rien , Dieu notre père vous protégera toujours. Ensuite il s'écria : Je vous reconais , ô mon père , maître du ciel et de la terre ; je vous glorifie de ce que vous avez caché les œuvres de votre sublime sagesse aux grands du monde , et que vous les avez révélées aux petits. Oui , mon père , vous l'avez voulu ainsi : vous m'avez donné quelques connaissances , et mon grand désir est de répandre parmi vos enfans la lumière que vous m'avez communiquée. Puis se tournant vers ses Disciples , il leur dit : Venez à moi , vous qui êtes acablés , et je vous soulagerai ; soumettez-vous au joug divin que je vous impose , et vous trouverez le fardeau bien léger ; vous le porterez avec joie. Soyez doux et humbles de cœur , si vous voulez posséder vos âmes en paix. Comme Jésus parcourait la Judée , quelqu'un du peuple qui le suivait , lui dit : Maître , obligez mon frère à faire nos partages. Qui m'a établi juge entre vous , répondit Jésus ? Peu après , Simon-Pierre lui ayant demandé combien de fois il fallait pardonner à ceux de qui on avait été offensé , il lui répondit : jusqu'à l'infini. Il en est de Dieu comme d'un Roi , qui voulut faire rendre compte à

ceux qui avaient soin de ses trésors : il s'en trouva un qui lui devait dix mille talens , et n'ayant pas de quoi payer , le Prince voulait le faire punir rigoureusement ; mais ce misérable s'étant jeté à ses pieds pour le prier de l'attendre quelque tems , le Roi en eut pitié , et lui remit sa dette. Un moment après , cet homme ayant rencontré un de ses collègues qui lui devait cent deniers , il le saisit , et refusant de lui donner le tems qu'il demandait pour s'aquiter , il le fit conduire en prison. Le Roi en ayant été informé , fit venir devant lui ce créancier impitoyable. Méchant que tu es , lui dit-il , je t'ai remis une grande somme , et pour une si modique tu traites ainsi ton collègue ! Il le livra aux tourmens jusqu'à l'entier acquittement de sa dette. C'est ainsi , continua Jésus , que notre père nous traitera , si nous ne pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Conseils de Jésus à ceux qui lui demandent des instructions. Allégorie sur l'assistance mutuelle.

Jésus rencontra un jeune homme qui fléchissant le genou devant lui , lui dit : Bon maître , que ferai-je pour obtenir la vie éternelle ? Pourquoi m'appelez-vous bon , répondit Jésus ? il n'y a que Dieu seul qui soit bon. Si vous voulez être sauvé , gardez les commandemens. Eh ! quels commandemens , reprit le jeune homme ? Ne les savez-vous pas , dit Jésus ? Vous ne tuerez point ; vous ne déroberez point ; vous ne porterez point de faux témoignages , et les autres. Le jeune homme répondit : J'ai observé religieusement toutes ces choses dès mon enfance ; ne faut-il rien faire davantage ? Jésus lui dit : Il vous manque encore une chose pour être parfait ;

c'est de partager votre bien avec les pauvres, et de vous détacher des choses terrestres pour l'amour de Dieu; car le ciel est comme un trésor qu'un homme trouva dans un champ. Il fut aussitôt vendre une partie de ce qu'il avait pour acheter ce champ précieux. A cette réponse, le jeune homme se retira fort triste, car il avait de grands biens. Alors Jésus se retournant vers ses Disciples, leur dit : Qu'il est difficile qu'un riche entre dans le ciel! un chameau passerait plutôt par le trou d'une aiguille. La porte est petite, et le chemin qui y conduit est étroit. Il y aura donc bien peu de sauvés, dit un de ceux qui l'écoutaient ? Tâchez, dit Jésus, d'entrer par cette petite porte : beaucoup désireront y passer, qui ne le pourront pas; et quand le père de famille l'aura fermée, vous fraperez inutilement : il vous dira qu'il ne vous connaît pas. Ce sera alors que le regret et la douleur s'empareront de vous, quand vous verrez entrer dans cet heureux séjour des hommes de tous les endroits de la terre, et que vous serez les derniers, après avoir été si long-tems les premiers. Les Disciples de Jésus, éfrayés de ce discours, lui dirent : Qui pourra donc être sauvé ? Jésus répondit : Beaucoup de choses sont difficiles aux hommes ; mais rien n'est impossible à Dieu. Et nous autres, dit Simon-Pierre, qui avons tout quitté pour entendre vos instructions, quelle récompense en aurons-nous ? Ceux, répondit Jésus, qui renonceront à eux-mêmes, et quitteront les illusions du monde pour l'amour de Dieu, seront récompensés dès cette vie, et à plus forte raison dans la vie future. Et moi, reprit un Docteur, que faut-il que je fasse pour obtenir ce bonheur ? Vous savez, dit Jésus, que notre loi nous comande d'aimer Dieu de tout notre cœur, et de nous aimer les uns les

autres. Mais , dit le Docteur , qu'entendez-vous par aimer tous les hommes ? Alors Jésus lui fit cette allégorie. Un voyageur allant de Jérusalem à Jéricho , fut dépourvu par des voleurs , blessé et laissé pour mort. Un Sacrificateur, puis un Lévite, l'ayant aperçu , passèrent outre sans le secourir. Un Samaritain l'ayant vu ensuite, s'approcha de lui , banda ses plaies ; et l'ayant mis sur son cheval , il le conduisit à sa maison , et prit soin de le faire guérir. Jésus ajouta : Le Samaritain considéra ce blessé comme son frère , quoiqu'il ne le connût pas. Imittez son exemple.

Discours de Jésus aux Juifs. Ils veulent le lapider. Jésus sort de Jérusalem. Les Pontifes et les Pharisiens s'assemblent, et prennent des mesures pour le faire mourir.

LA fête de la Dédicace arriva ; et Jésus se promenant dans le temple sous le portique de Salomon , les Juifs s'assemblèrent autour de lui pour lui demander jusqu'à quand il les tiendrait en suspens , et s'il était celui qu'ils attendaient , et qui devait renouveler la face de la terre ? Jésus leur répondit : Vous ne me croyez pas , je vous parle au nom de Dieu ; mais vous ne connaissez point ma parole , parce que vous n'êtes pas de mes brebis : Dieu me les a confiées ; ce sont ceux qui écoutent la morale divine que j'enseigne ; Dieu est en moi , et moi en lui. A ces mots les Juifs prirent des pierres pour les lui jeter. Je n'ai fait , dit Jésus , que de bonnes actions , pour laquelle voulez-vous me lapider ? Ce n'est point , lui dirent-ils , pour aucunes bonnes œuvres , mais pour vos blasphèmes , et parce que n'étant qu'un homme , vous osez vous faire égal à

Dieu. Vous ne me comprenez pas , répondit Jésus , et vos reproches sont mal fondés. Au reste , je ne crains que Dieu que j'adore et que je sers de tout mon pouvoir. Le pasteur mercenaire s'enfuit à l'approche du loup ; mais le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis : je ne l'abandonnerai que pour passer à une autre , qui me réunira à notre Dieu. Tous ces discours de Jésus ne faisaient qu'exciter de nouvelles dissensions à son sujet parmi les Juifs. Les uns disaient toujours qu'il était possédé du démon ; les autres , qu'il extravaguait ; d'autres , qu'il était ridicule de s'amuser à l'écouter. Quelques uns cependant soutenaient que ses discours étaient très-sensés , et qu'on ne pouvait lui reprocher rien. Mais Jésus sachant que la plupart étaient d'avis de se saisir de lui , sortit de Jérusalem , et prit le chemin du Jourdain. En passant par Béthanie , il logea chez une femme de sa connaissance , qui s'appelait Marthe. Pendant qu'elle se donnait des soins pour le recevoir , sa sœur Marie était aux pieds de Jésus , et l'écoutait. Marthe , étonnée de son inaction , pria Jésus de dire à sa sœur de l'aider ; mais Jésus lui répondit : vous vous donnez bien de la peine , mais ne blâmez point Marie , qui préfère d'écouter les vérités sérieuses dont je l'entretiens ; elles ont rapport à Dieu : est-il un sujet plus important ? Il sortit de Béthanie , et passant le Jourdain , il alla au lieu où Jean s'était arrêté. Il y fut bientôt entouré d'un grand nombre de personnes qui écoutaient ses instructions. On l'élevait au-dessus de Jean , dont la mémoire était encore récente , et en grande vénération : on disait qu'il était préférable à lui , et que ce que Jean en avait dit , était bien véritable. Le pays où il était , dépendait d'Hérode ; et quelques Pharisiens lui ayant conseillé de se retirer ailleurs ,

parce que ce Prince voulait le faire mourir : Alez , leur dit-il , j'ai encore des instructions à faire. Il pourra se contenter : j'irai à Jérusalem. La vérité est méconue ; on persécutera ceux qui l'enseignent , on les maltraitera , ils souffriront la mort ; mais leur sang retombera sur leurs boureaux , et Dieu vengera ses serviteurs. Quels soins n'ai-je pas pris pour ramener les hommes dans la bonne voie ? Mais , quoique vous m'ayez toujours rejeté , l'évidence de la vérité vous forcera de reconôître que je vous parle au nom du Seigneur. A Jérusalem on s'entretenait de Jésus : plusieurs avaient confiance en lui , et le considéraient comme un homme extraordinaire , aimant le bien , et zélé pour la gloire de Dieu ; mais d'autres ne voyaient en lui qu'un homme turbulent , un chef de parti , capable d'occasioner du trouble ; ils furent le dénoncer. Les Pontifes et les Pharisiens s'assemblèrent pour délibérer. Si nous le laissons faire , disaient-ils , tout le monde à la fin croira en lui , et le suivra. Les Romains nous imputeront tout le mal , et confondant les innocens avec les coupables , ils se vengeront sur notre pays et sur toute la nation. Est-il si difficile de l'empêcher , dit le grand-prêtre Caïphe ? Ne vaut-il pas mieux qu'un seul homme périsse pour sauver la nation ? Cet avis fut adopté , et l'assemblée prit des mesures pour faire périr Jésus. On ordonna que celui qui saurait où il était , eût à le décèler , pour le faire arêter. Mais Jésus étant averti , ne se montra plus guère depuis ; et il se retira dans une ville nomée Ephrem , près du désert de Judée , où il demeura avec ses Disciples jusqu'au tems de Pâque.

Assurance et fermeté de Jésus , en allant à Jérusalem. Il recommande toujours l'humilité à ses Disciples. Zachée le consulte sur sa conduite. Judas accuse de profusion une femme qui arose les pieds de Jésus avec une huile de parfum. Réponse de Jésus.

LE tems de Pâque étant arivé , Jésus se détermina , et partit d'un air tranquile pour Jérusalem. Ses Disciples étonés de son assurance , ne le suivaient qu'en tremblant ; car il marcha toujours le premier pendant le voyage. Nous voilà bientôt arivés , leur dit-il ; je dois être livré aux Pontifes , aux Docteurs et aux Anciens. Ils me feront toutes sortes d'outrages , et me condamneront à mort ; mais je suis content d'aler rejoindre Dieu dans le sein de sa gloire. A ces mots , la femme de Zébédée lui demanda que ses deux fils fussent placés auprès de lui , quand il serait dans sa gloire. Mais Jésus lui dit : Il n'est pas en mon pouvoir de satisfaire vos désirs ; notre père est l'arbitre souverain de nos destinées. Les autres Disciples étant indignés de cette prétention , Jésus ajouta : Celui d'entre vous qui , par une humilité sincère , se croira au-dessous des autres , méritera d'être glorifié. Je me suis dévoué au service des hommes , et je donnerai ma vie pour leur être utile. Jésus étant arivé à Jéricho , un homme nommé Zachée , chef du bureau des impôts , qui ne pouvait le voir , parce qu'il était fort petit , monta sur un arbre. Jésus l'ayant aperçu , le pria de descendre , et lui proposa d'aler loger chez lui. On fut très-scandalisé qu'il préférât cet homme à tous les autres. Jésus entra dans sa maison , et son hôte le recevant avec joie , le consultait sur sa conduite.

Je

Je donne, disait-il, la moitié de mon revenu aux pauvres ; et quand je m'aperçois que j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois autant. Jésus dit : Cette maison est bénie, et Zachée est un digne enfant d'Abraham. Mon désir est de rapeler à Dieu ceux de ses enfans qui peuvent être égarés. Jésus alla de Jéricho à Béthanie, et logea chez Simon. Comme ils étaient à table, une femme nommée Marie, apporta un vase de parfum très-précieux ; elle en arosa les pieds de Jésus, et répandit le reste sur sa tête. Ses Disciples la désaprouvèrent, et dirent : A quoi bon cette profusion ? et pourquoi perdre inutilement une chose d'un si grand prix ? Ou aurait trouvé, ajouta Judas, plus de trois cents deniers de ce parfum, qui seraient bien mieux employés à secourir des pauvres. Il gardait la bourse commune, et était chargé des dépenses. Jésus reprit ses Disciples, et leur dit : Laissez cette femme en paix : ce qu'elle vient de faire pour moi est une bonne œuvre. Elle m'a sacrifié ce qu'elle avait de plus précieux. Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, et vous ne m'aurez pas toujours. Elle a prévenu par cette effusion le tems de ma mort, en préparant d'avance mon corps à être mis dans le tombeau (1).

Les Juifs vont chercher Jésus à Béthanie. Ils le font monter sur un âne, et l'amènent en triomphe à Jérusalem. Les Pharisiens en sont scandalisés. Jésus chasse les banquiers et marchands des portiques du temple.

Il ne restait plus que six jours jusqu'à la Pâque ;

(1) C'était une cérémonie religieuse parmi les Juifs et d'autres peuples voisins, de froter les morts avec des onguens précieux avant de les ensevelir.

et beaucoup de Juifs qui étaient déjà arrivés à Jérusalem pour la fête, cherchaient Jésus avec empressement. Ils l'attendaient dans le temple, où il enseignait ordinairement, et ils se demandaient pourquoi il ne venait pas ? Ayant appris qu'il était à Béthanie, ils furent l'y trouver. Jésus en partit le lendemain avec tout ce monde ; et passant par Bethfagé, il s'arrêta près de la montagne des Oliviers. On lui amena un âne, sur lequel on mit un manteau. Jésus monta dessus, et marcha avec son cortège vers Jérusalem. Au bruit de son arrivée, le peuple sortit en foule avec des branches de palmier. Ils le rencontrèrent à la descente de la montagne, et se joignirent à la troupe qui l'accompagnait. Ils jetaient devant lui des rameaux d'arbres, et étendaient leurs vêtements sous ses pas. Une partie marchait devant ; l'autre après. Tous louaient Dieu à haute voix, et criaient, transportés de joie : Vive le fils de David ! Paix sur la terre et gloire au ciel ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le chef d'Israël, et le règne de David, puisque le tems en est venu ! Jésus étant ainsi entouré du peuple, les Pharisiens disaient entre eux : Nous n'avancions rien contre cet homme. Tout court après lui. L'un d'eux demanda à Jésus pourquoi il n'empêchait pas ces acclamations. S'ils se taisent, répondit-il, les pierres parleront. Quand il fut près de la ville, il versa des larmes, et s'écria : O Jérusalem, tu ne prévois pas les malheurs dont tu es menacée ! Ville superbe, un tems viendra où tes ennemis t'environneront. Ils t'attaqueront avec furie, et il ne restera pas pierre sur pierre dans ton enceinte. Tu éprouveras cette désolation, parce que tu n'auras pas su connaître le bonheur que Dieu te préparait. A l'arrivée de Jésus, toute la ville fut

émue ; et comme on s'informa du sujet de ce grand mouvement , le peuple qui l'accompagnait répondait que c'était Jésus le Prophète de Nazareth en Galilée. Il fut droit au temple ; et ayant trouvé sous ses portiques des marchands de bêtes propres aux sacrifices , et des banquiers qui étaient là pour ce trafic (1) , il renversa les tables , et dispersa les sacs d'argent. Il chassa avec des cordes les marchands , les banquiers et les bêtes , et dit : Loin d'ici , profanes ; la maison de mon père est une maison de prière , et vous en avez fait une retraite de voleurs. Il avait déjà fait la même chose la première fois qu'il était venu à Jérusalem , mais avec moins de violence. Plusieurs d'entre les principaux Juifs le regardèrent comme un homme véritablement inspiré de Dieu ; mais ils n'osaient le dire , de peur d'être chassés de la Synagogue. Cependant le peuple l'applaudissait , et les enfans criaient : Vive le fils de David ! Les Sacrificateurs , outrés de douleur , lui ayant demandé s'il les entendait ? Oui , dit Jésus , je les entends. N'est-il pas écrit dans vos livres : Les louanges les plus sincères sortent de la bouche des enfans ?

(1) Les Juifs étaient obligés , par leur loi , d'aler trois fois l'année au temple de Jérusalem , et personne ne devait s'y présenter les mains vides. Il y avait eu de tout tems des marchés dans cette ville , destinés à vendre aux étrangers les animaux et les denrées qu'ils voulaient présenter au temple. Mais les Ministres du culte , voyant un gain à faire , établirent ces marchés dans l'enceinte extérieure du temple , qu'on apelait le vestibule : et comme ceux qui venaient à la fête n'avaient pas tous de la monaie du pays , ou n'avaient point d'argent du tout , ces Ministres établirent encore au même lieu des banquiers , qui changeaient les espèces , ou prêtaient à usure , sous bonne caution.

Résignation de Jésus à la volonté de Dieu. Question embarrassante de Jésus aux Docteurs. Allégorie sur la punition due aux méchants.

Jésus fut à Béthanie avec ses Disciples , et revint le lendemain à Jérusalem. Etant entré au temple , il se mit à enseigner comme il avait coutume. Le tems est venu , disait-il , que Dieu doit être glorifié ; mais il faut que le grain soit dans la terre avant qu'il fructifie , et c'est pourquoi mon ame est troublée. Prierai-je mon père de me délivrer des maux qui me menacent ? Je dirai plutôt : Mon père , faites éclater votre gloire , dût-il m'en coûter la vie. La lumière , ajouta-t-il , est encore avec vous pour un peu de tems. Si vous voulez en profiter , marchez pendant qu'elle éclaire , de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Je fais mon possible pour vous communiquer cette lumière , afin que vous ne demeuriez point dans l'aveuglement. Celui qui croit en mes paroles , croit en Dieu , parce que je parle en son nom. Je ne juge ni ne condamne personne ; mon seul désir est le bonheur de tous. Dieu lui-même vous jugera ; il m'inspire ce que je vous dis , et mes discours ne tendent qu'à le faire connaître. Tout le peuple était ravi d'admiration en l'écoutant ; mais comme il était tard , Jésus , après avoir regardé de tous côtés , comme pour voir si personne ne voulait lui rien dire , sortit du temple , et retourna à Béthanie , d'où il revint le lendemain à Jérusalem. Comme il se promenait dans le temple , les Docteurs et les Anciens lui demandèrent d'où lui venait le pouvoir qu'il semblait avoir sur le peuple. Je vous le dirai , répondit Jésus , si vous voulez m'éclaircir sur une question que j'ai aussi à

vous faire. La doctrine de Jean était-elle de Dieu , ou parlait-il de lui-même ? Les Docteurs , embarrassés de leur réponse , raisonnèrent ainsi : Si nous disons qu'elle est de Dieu , il nous demandera pourquoi nous n'y avons pas cru. Si nous disons qu'elle était de Jean , le peuple qui le considérait comme un Prophète , nous lapidera. Ils répondirent qu'ils n'en savaient rien. Je ne vous dirai pas non plus , dit Jésus , d'où vient le pouvoir que vous me supposez. Mais peut-être répondrez - vous mieux à ce que je vais vous dire. De deux fils à qui leur père comanda d'aller travailler à sa terre , l'un dit d'abord qu'il n'irait pas ; mais il se repentit peu après , et y alla. L'autre dit qu'il y allait , et n'y fut point. Lequel des deux obéit à son père ? Les Docteurs répondirent que c'était le premier. Je vous dis de même , reprit Jésus , que ceux qui suivant les conseils de Jean , se sont corrigés de leurs fautes , auront plus de part aux faveurs divines , que ceux qui ne l'ont pas écouté. Et se tournant vers le peuple , il dit : Un père de famille planta une vigne. Il y bâtit un logement avec un pressoir , et y mit des vigneron. Au tems de la vendange , il envoya un des gens de sa maison pour partager la récolte. Mais cet homme fut maltraité et renvoyé. Plusieurs autres successivement ne furent pas mieux reçus. Les vigneron ne voulurent pas les reconnaître , et les chassèrent hors de la vigne. Que fera alors le maître de la vigne ? Il viendra lui-même. Il punira les méchans , et en choisira d'autres , qui lui rendront les fruits dans la saison. A Dieu ne plaise , dirent les Docteurs , comprenant bien que par cette allégorie il leur reprochait le peu de cas qu'ils faisaient de ses paroles , et que ses instructions pourraient être portées ailleurs. Mais Jésus , en les re-

gardant fixément, leur dit : Je vous déclare que la vérité que vous refusez d'écouter, sera annoncée à des nations plus dignes de l'entendre.

Les Pharisiens et les Docteurs de la loi cherchent inutilement à surprendre Jésus dans ses paroles. Réponses de Jésus. On n'ose plus l'interroger.

LES Pharisiens et les Docteurs auraient bien voulu se saisir de Jésus. Mais ils craignaient le peuple, qui l'admirait ; et ils désespérèrent de le faire périr, s'ils n'y intéressaient les Romains. Pour réussir, il fallait tirer de lui quelques paroles qui fournissent un prétexte pour le calomnier auprès de Pilate, qui commandait en Judée pour les Romains. Ils envoyèrent à Jésus quelques-uns des leurs avec des Hérodiens, qui lui dirent : Maître, nous savons que vous êtes sincère, que votre doctrine est invariable, que vous enseignez la voie du salut en toute vérité, et que vous ne faites acception de personne. Dites-nous, devons-nous ou non payer le tribut à César ? Jésus connaissant leur malice, leur répondit : Faites-moi voir la monnaie avec laquelle on paye ce tribut. De qui est cette figure et cette inscription ? De César, dirent-ils. Rendez donc, reprit Jésus, à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Ils n'osèrent donner de mauvais sens à cette réponse, à cause du peuple qui l'écoutait, et ils se retirèrent en l'admirant. Il vint ensuite des Saducéens lui proposer une autre difficulté. C'était une secte qui ne croyait pas à l'immortalité de l'ame (1). Comme

(1) Moïse ne s'est pas expliqué clairement sur la résurrection des morts : ce qui fit naître diverses opinions parmi les Juifs.

notre loi, dirent-ils, ordonne que si quelqu'un meurt sans enfans, son frère épouse sa veuve, il s'est trouvé parmi nous une femme qui a été ainsi successivement mariée à sept frères. Elle est morte, et nous voudrions savoir duquel des sept elle sera la femme à la résurrection. Jésus leur répondit : Si vous étiez bien persuadés de la puissance de Dieu, vous ne seriez pas dans l'erreur qui vous trompe. Le mariage est un engagement particulier aux enfans du siècle, pour la multiplication de l'espèce, suivant le commandement de Dieu ; mais à la résurrection, le mariage n'aura plus lieu. Cette nouvelle vie n'ayant plus de terme, on n'aura plus besoin de se perpétuer. Suivant vos écritures, Dieu est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : ces Patriarches sont donc vivans devant lui. Des Docteurs de la loi, qui étaient présens à ce discours, ne purent s'empêcher d'y applaudir, et les Saducéens mêmes ne surent qu'y répliquer. Mais les Pharisiens, qui ne se rebutaient point, lui firent encore demander quel était le plus grand commandement de Dieu. Voici le premier, leur dit Jésus : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, et de toutes vos forces. Le second est : Aimez-vous les uns les autres. Le peuple écoutait toujours Jésus avec la même admiration, et personne n'osa l'interroger depuis.

Réflexion de Jésus sur l'aumône. Il annonce encore la ruine de Jérusalem, et parle de la fin du monde.

JÉSUS étant entré dans le temple, se tint quelque tems près du trésor (1), à considérer ce que

(1) Le trésor du temple était d'une très-grande opu-

chacun y venait offrir. Ayant remarqué parmi plusieurs personnes qui donnaient beaucoup, une pauvre veuve qui offrit deux petites pièces de monnaie, il dit à ses Disciples : Cette femme a donné plus que tous les autres, parce qu'elle s'est privée d'une partie de son nécessaire, et les autres ont donné de leur superflu. Jésus ne retourna pas cette nuit à Béthanie, comme les précédentes, et ils'arêta à la montagne des Oliviers. En sortant du temple pour se mettre en chemin, quelques-uns de ses Disciples s'étant arêtés à considérer la grandeur et la magnificence de ce bâtiment, il leur dit qu'un jour il n'en resterait pas la moindre trace. Comme il avait déjà anoncé cet événement, les Pharisiens lui demandèrent dans quel tems il devait ariver, et quand viendrait le règne de Dieu. Jésus leur répondit : Le règne de Dieu dont vous voulez savoir le tems, n'a point de marque sensible qui le fasse reconaître, de manière qu'on puisse dire, il est dans un lieu plutôt que dans un autre. Il est, si vous voulez, au-dedans de vous. Et il dit plus positivement à ses Disciples : Ce tems n'est pas éloigné. Je vais souffrir, et être couvert d'opprobres. Vous serez persécutés à cause de moi. Vous serez trahis par vos amis et vos parens. On verra des perfidies et des scandales. Tâchez de posséder vos ames en paix. Mais prenez garde de vous laisser séduire. Vous entendrez parler de séditions, de guerres, de combats. Ne vous troublez point. Il faut que toutes ces choses arivent, et ce ne sera pas la fin des malheurs. Notre nation sera livrée aux fureurs de la lence. Les Juifs y envoyaient tous les ans des ofrandes de tous les endroits de la terre, où ils comercaient ; et tous regardaient comme un acte religieux d'augmenter ce trésor.

guerre. Dans ces terribles momens, malheur aux femmes grosses et à celles qui nouriront ! Jérusalem, cette grande et superbe ville, sera détruite par des étrangers (1), qui eux-mêmes seront renversés par d'autres bouleversemens dans la suite des tems. Il s'opérera de grands changemens et de grands événemens sur la terre jusqu'à la fin des siècles. Il y aura des guerres, des tremblemens de terre, des pestes, des famines. Enfin arivera ce jour redoutable, que Dieu a fixé pour être le terme de la durée du monde. Tout ce qui constitue ce superbe édifice de l'univers, sera ébranlé. Dans ce dernier moment, Dieu jugera les hommes. Les bons, dans l'excès de la joie, recevront la récompense de leurs bonnes actions; et les méchans, dans des regrets continuels, seront punis de leurs crimes. Réjouissez-vous, justes, qui mourez avec une conscience pure. Et vous, hommes pervers, reprochez-vous, en mourant, de n'avoir pas suivi le flambeau de votre ame. Je vous le dis, à vous et aux générations futures; vivez purement et simplement, afin que vous soyiez trouvés dignes d'échaper à cet horrible malheur; et n'attendez pas un instant pour vous préparer à paraître devant Dieu. Veillez et priez, parce que vous ne pouvez prévoir l'époque de ce fatal moment.

Les Pontifes, les Anciens et les Docteurs s'assemblent pour délibérer sur les moyens de faire mourir Jésus. Judas offre de le leur livrer.

Jésus employa la plus grande partie de la nuit

(1) La ruine de Jérusalem ariva environ trente-cinq ans après Jésus sous l'empire de Vespasien, empereur romain, et sous la conduite de Titus, son fils aîné.

à parler à ses Disciples; et le lendemain les Pontifes, les Anciens et les Docteurs s'assemblèrent pour la dernière fois chez Caïphe le Grand-Prêtre, pour délibérer comment ils feraient mourir Jésus. Comme ils craignaient le peuple, ils conclurent qu'il fallait s'en saisir par surprise. Ils disaient même qu'il était à propos d'attendre que la fête fût finie, de peur d'exciter du tumulte, lorsque Judas, un des Disciples de Jésus, parut dans l'assemblée, et offrit aux Pontifes de le leur livrer. Ils reçurent son offre avec plaisir, et lui promirent ce qu'il voudrait. Mais il se contenta de trente deniers. Depuis ce tems, cet homme ne songea plus qu'à chercher le lieu et le moment où Jésus ne fût pas accompagné du peuple, qui avait coutume de le suivre.

Jésus prend son dernier repas avec ses Disciples.

Il leur recommande de remercier Dieu des nouritures qu'il nous donne. Il lave les pieds à ses Disciples. Il déclare que Judas doit le trahir.

LE jour suivant, Jésus chargea Simon-Pierre et Jean du soin de préparer le repas de la Pâque. Lorsque tout fut prêt, il s'y rendit avec ses Disciples. Etant à table il leur dit : J'ai souhaité ardemment de prendre ce repas avec vous, avant de mourir ; car ma fin s'approche. Ensuite il prit le pain ; et après l'avoir offert à Dieu, en le remerciant de ses bienfaits, il le distribua à ses Disciples, et leur dit : Ceci est mon corps. Il fit de même pour le vin, en disant : Ceci est mon sang. Faites la même chose en vous souvenant de moi (1). Après avoir

(1) Les Juifs avaient coutume de se traiter aux jours qui précédaient leur fête de Pâques. Les femmes n'étaient point de ce repas : elles y servaient seulement. Les repas

soupé, il se leva de table. Il quita une partie de ses vêtemens; il versa de l'eau dans un bassin, et lava les pieds à ses Disciples; puis il les essuya avec un linge qu'il avait mis autour de lui. Quand il fut à Simon-Pierre, ce Disciple s'en défendit avec confusion. Vous ne savez pas à présent ce que je fais, lui dit Jésus, mais vous le saurez bientôt. Simon persistant toujours à dire qu'il ne le souffrirait pas, Jésus lui dit : Si vous refusez de moi ce service, vous n'êtes donc pas des miens. Non-seulement les pieds, reprit Simon, mais encore les mains et la tête. Après que Jésus eut achevé, il reprit ses vêtemens. Il se remit à table, et dit : Savez-vous ce que je viens de faire? Vous m'apelez maître, et vous voyez que je vous ai lavé les pieds. A plus forte raison devez-vous vous servir les uns les autres. J'ai voulu vous donner cet exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire, puisque vous ne vous croyez pas plus que moi. Si vous m'imites, vous serez heureux, mais non pas tous. Jésus parut troublé, et ajouta : Je vous assure que l'un de vous doit me trahir. Ces paroles jetèrent les Disciples dans une profonde tristesse; et se recomençaient, chez les Grecs, les Juifs et les Romains, par remercier Dieu des nouritures qu'il nous donne. Le plus aparent lui ofrait le pain et le vin, en lui rendant grâces : puis il les distribuait aux convives; et avant de se séparer, ils se recueillaient, et chantaient ensemble l'hymne d'action de grâces : ce que Jésus a observé très-exactement. Il exhorte ses Disciples à ne pas oublier cette pratique si naturelle, lorsqu'ils prendraient leurs repas. Il leur dit que le pain et le vin sont notre corps et notre sang. En effet, le changement des alimens qui s'identifient avec nous, est une merveille qui a toujours frappé d'admiration les hommes qui ont réfléchi et excité leur reconnaissance envers notre comun Père.

gardant les uns les autres, chacun lui demanda : Est-ce moi ? Il répondit à Judas , c'est vous-même. Mais dans le trouble où étaient les Disciples , ils ne firent pas attention à cette réponse. Cependant Jésus reprit : Il faut que je m'en aille. Mais malheur à celui qui doit me trahir ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. Alors Simon - Pierre ayant fait signe à Jean , qui était auprès de Jésus et penché vers lui (1) , de lui demander qui ce serait , il répondit tout bas à ce Disciple , que ce serait celui à qui il allait présenter un morceau de pain trempé ; et il le présenta à Judas , en lui disant de faire au plutôt ce qu'il avait à faire. Les autres n'entendirent point ce que signifiaient ces paroles ; et comme Judas était dépositaire de l'argent , ils crurent que Jésus le chargeait d'acheter quelque chose pour la fête , ou de faire quelque aumône.

(1) Une explication est nécessaire pour comprendre aisément le texte , où il est dit que Jean étant à table , était penché vers Jésus. Les Juifs et d'autres peuples de l'Asie prenaient leurs repas étant couchés sur des lits ; et les Romains , après avoir conquis ces nations , adoptèrent cet usage. On rangeait trois lits devant trois côtés de la table ; le quatrième côté était pour le service. Chacun de ces lits tenait ordinairement trois personnes , quelquefois quatre et cinq , mais rarement. Ils étaient couverts de tapis. Les convives , avant d'y monter , quittaient leurs souliers , pour la propreté. Dans les parties de plaisir ou de fêtes , ils usaient d'essences et de parfums. La table était nue , et à chaque service on avait soin de l'essuyer. Les lits étaient un peu plus bas que la table. On avait la partie supérieure du corps un peu élevée et soutenue sur des coussins , et la partie inférieure , en long sur le lit , derrière le dos de celui qui suivait. S'appuyant sur le coude , on avait une main libre pour

Jésus recommande de s'aimer les uns les autres. Son dévouement à la mort. Prière qu'il fait à Dieu.

IL était déjà nuit, et Judas sortit. Alors Jésus dit à ses Disciples : Je n'ai plus guère de tems à être avec vous, et vous ne pouvez venir où je vais. La dernière chose que je vous recommande, est de vous aimer les uns les autres. A cette marque on vous reconaîtra pour mes Disciples. Eh ! où allez-vous donc, lui dit Simon-Pierre ? Vous ne pouvez me suivre présentement, répondit Jésus. Vous me suivrez avec le tems. Simon, la grande curiosité est un mal. Puis se tournant vers ses autres Disciples, il ajouta : Croyez en Dieu et en ce que je vous ai dit. Afermissez vos frères dans cette croyance. Je vous serai bientôt un sujet de scandale. Le Pasteur sera frappé ; les brebis se disperseront. Quand tous les autres vous abandoneraient, reprit Simon-Pierre, j'irai avec vous, et en prison, et à la mort même, s'il le faut. Vous ne conaissez pas la faiblesse humaine, dit Jésus ; vous me méconaissez dans le danger. Mais Simon et les autres persistèrent à dire qu'ils ne l'abandoneraient pas. Jésus leur dit : Je

manger et pour boire. Ainsi celui qui était le second avait la tête vis-à-vis la poitrine de celui qui était le premier, et il était penché vers lui. Dans les tems de deuil et de calamité, on mangeait assis sur des bancs. On peut se figurer ainsi la situation de Jean vis-à-vis de Jésus, dans le dernier repas qu'il prit avec ses Disciples, et comment Marie pouvait répandre ses parfums sur les pieds de Jésus. Le tableau de la Cène par Poussin, dont il y a plusieurs copies, et dont les estampes sont très-multipliées, représente fort bien la disposition des lits et des convives, et la situation particulière de Jean.

vais préparer vos places dans la maison de mon père, où nous nous réunirons tous. Vous voyez à présent où je vais, et comment je dois y aller. Thomas lui dit qu'ils ne le voyaient pas. Je vous ai enseigné, dit Jésus, le chemin pour aller à mon père, et l'on ne peut y aller que par cette voie. Philippe répliqua : Dites-nous seulement où est votre père. Quoi ! leur dit Jésus, il y a si long-tems que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ! Dieu est mon père, et le père commun de tous les hommes. Vous n'êtes donc pas persuadés que je suis en lui, et qu'il est en moi ? La parole que je vous ai annoncée est la sienne, et je vous instruis en son nom. Observez ses comandemens, si vous m'aimez ; je le prierai de vous envoyer un esprit de consolation, qui suppléera à mon absence. Alors réfléchissant sur tout ce que je vous ai dit, vous aurez des idées plus précises sur ce que vous désirez savoir. Je vous souhaite la paix. Ne vous troublez point, et réjouissez-vous plutôt de ce que je vais trouver mon père ; je l'aime, je fais ce qu'il m'ordonne. Le tems s'avance, levons-nous, et marchons. Après ce discours, ils chantèrent tous ensemble l'hymne d'action de grâces, et sortirent de la ville du côté de la montagne des Oliviers. Jésus les entretint encore pendant la route, et leur dit : Je vous ai aimés comme mon père m'a aimé, Vous prouverez l'attachement que vous avez eu pour moi, en vous conformant aux avis que je vous ai donnés : sur-tout aimez-vous les uns les autres. Je vous en donnerai l'exemple en sacrifiant ma vie pour vous. Si vous suivez mes conseils, vous êtes mes amis : je dis mes amis, et non mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas le secret de son maître ; et je vous ai dit tout ce que j'ai su de mon père. Lorsque

je n'y serai plus, on reconaîtra l'injustice de m'avoir condamné sans sujet, et de n'avoir pas écouté mes instructions. J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais vous ne me comprenez pas assez : la réflexion assurera la manière dont vous devez penser. Encore un peu de tems, et vous ne me verrez plus. Les Disciples, fort en peine, se demandaient les uns aux autres ce que signifiaient ces dernières paroles. Je veux dire, reprit Jésus, que je vous quitterai bientôt. Vous serez dans la tristesse; mais vous vous consolerez, en vous rapelant la vérité que je vous ai enseignée. Je vous ai parlé jusqu'à présent d'une manière allégorique; mais actuellement je vous parle clairement de Dieu notre père. Je le prierai pour vous; il vous aime, parce que vous croyez que je vous instruis en son nom : je suis venu de lui, et je vous laisse pour retourner à lui. Les Disciples dirent à Jésus qu'ils voyaient bien qu'il leur parlait d'une manière précise, et que sa science venait de Dieu. Vous croyez maintenant, leur dit Jésus; mais l'heure est venue que vous m'abandonerez tous. Cependant je ne serai pas seul; mon père sera toujours avec moi. Mon père, s'écria-t-il, le moment est arivé de glorifier votre fils, afin qu'il vous glorifie aussi, en faisant vivre éternellement ceux que vous lui avez confiés. La vie éternelle est assurée à ceux qui vous reconaissent pour seul Dieu, et qui observent vos comanemens. J'ai accompli l'œuvre dont vous m'aviez chargé : ils ont écouté les paroles que je leur ai anoncées de votre part; maintenant je les quite pour retourner à vous. Père saint, conservez-les, et qu'ils n'aient qu'un même esprit pour votre gloire, qui a été mon unique but. Ils sont aussi vos enfans : je ne vous demande pas de les ôter du

monde , mais de les préserver du mal. Sanctifiez-les en leur faisant comprendre votre vérité , que je leur ai enseignée. Je vous prie encore pour ceux qui l'apprendront par eux. Qu'ils ne soient tous qu'un même cœur , et que nous soyons unis avec vous. Mon père , je désire qu'ils participent un jour à votre gloire. Père juste , éclairez l'esprit de ceux qui vous méconnaissent , afin que vous aimant d'un amour sincère , ils puissent jouir du bonheur que vous offrez aux hommes.

Jésus se retire dans un jardin , où il s'abandonne à la frayeur. Il tombe dans une espèce d'agonie.

QUAND JÉSUS eut achevé cette prière , il traversa le torrent de Cedron , pour se retirer au même lieu où il avait passé les nuits précédentes. C'était dans un jardin de la montagne des Oliviers , appelé Gethsemani. Ayant pris avec lui Simon - Pierre , Jacques et Jean , il dit aux autres de l'attendre , pendant qu'il irait prier. Aussi-tôt qu'il les eut quittés , il s'abandonna à la frayeur , et parut très-tourmenté. Mon ame , dit-il à ses trois Disciples , est acablée d'une tristesse mortelle ; attendez-moi ici , et ne dormez pas. Il se fit violence pour se séparer d'eux , et s'éloigna de quelques pas ; puis il se mit à genoux , et prosternant sa face contre terre : Mon père , s'écria-t-il , si vous voulez éloigner de moi les malheurs qui m'attendent , il vous est possible ; cependant que votre volonté soit faite , et non la mienne. Après cette prière , il retourna vers ses Disciples , et les trouvant assoupis , il leur dit : Quoi ! vous dormez ? et vous aussi , Simon , vous ne pouvez veiller un peu pour l'amour de moi ? Levez-vous ; veillez du moins pour vous , et priez.

La chair est faible ; l'esprit doit être fort. Puis il alla encore prier. Mon père, dit-il, si ce que je souhaite est impossible ; accomplissez votre volonté ; et revenant à ses Disciples, il les trouva presque tous endormis. Il retourna une troisième fois, et fit la même prière avec plus d'ardeur encore. Alors il tomba dans une espèce d'agonie, et il sortit de son corps une sueur abondante.

Judas entre dans le jardin avec des Pontifes, des Officiers du temple et des Anciens. Il baise Jésus pour signal, et le livre aux soldats. Leur stupeur à son aspect. Discours de Jésus à cette troupe.

Jésus fut ensuite rejoindre ses Disciples, et leur dit : Dormez à présent, si vous pouvez. L'heure est venue, et je vais être livré ; mais plutôt levez-vous, et marchons : celui qui me trahit n'est pas loin d'ici. Comme il parlait encore, Judas parut dans le jardin. Il y avait à sa suite des Pontifes, des Officiers du temple, et des Anciens, accompagnés d'une troupe de soldats romains, avec des torches et des flambeaux. Il marchait quelques pas devant eux, comme s'il n'eût pas été de leur compagnie ; et abordant Jésus, il l'embrassa, et lui dit : Maître, je vous salue. C'était le signal qu'il était convenu de donner pour le reconnaître parmi ses Disciples. Il ne s'était engagé à rien davantage. Jésus lui dit : Que venez-vous faire ? Vous ne me baisez que pour me trahir ; et s'avancant vers ces gens armés, il leur demanda ce qu'ils cherchaient. Ils répondirent : Jésus de Nazareth. C'est moi, dit Jésus. A son air majestueux et imposant, ils reculèrent, et plusieurs dans le trouble tombèrent par terre. Lors-

qu'ils furent revenus, Jésus leur fit encore la même question, et sur la même réponse, il leur dit : Je vous ai déjà dit que c'est moi ; et ils se saisirent de lui. Jésus ayant prié les gardes de laisser aller ses Disciples, ils le conjurèrent de leur permettre de le défendre ; et Simon - Pierre, plus prompt que les autres, tira son sabre, et blessa à l'oreille un homme de la maison du Grand-Prêtre. Mais Jésus lui dit : Modérez-vous, Simon : celui qui frappe a toujours lieu de se repentir. Voulez-vous m'empêcher de faire la volonté de mon père ? Puis s'adressant à la troupe, il dit : Pourquoi venez-vous avec des armes me prendre comme un voleur, tandis que vous m'avez vu tous les jours dans le temple occupé à vous enseigner ? Qui vous empêchait de m'arrêter alors ? Mais vous avez voulu choisir un moment propre à l'action que vous vouliez faire, et c'est dans les ténèbres qu'il vous faut accomplir une œuvre de ténèbres.

Jésus est abandonné de ses Disciples. Il est lié par les soldats, et mené au Grand-Prêtre. Il reçoit un soufflet. Il est accusé. On le juge digne de mort ; et il souffre toutes sortes d'outrages.

CEPENDANT tous les Disciples s'enfuirent. Il ne se trouva plus auprès de Jésus qu'un jeune garçon des maisons voisines, qui s'était levé au bruit. Il était couvert seulement d'un linge. Les soldats ayant voulu le saisir, le jeune homme s'échapa, et le linge resta entre leurs mains. Ils lièrent Jésus, et le menèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe le Grand-Prêtre, et qui avait été lui-même Grand-Prêtre auparavant ; mais il le renvoya à son gendre, chez qui les Pontifes, les Doc-

teurs et les Anciens s'assemblèrent. Un Disciple connu de Caïphe, entra chez lui avec la troupe; mais s'apercevant que Simon-Pierre qui était avec lui, était resté dehors, il alla prier la portière de le laisser entrer. Jésus interrogé sur sa doctrine par Caïphe, assisté des autres Pontifes, répondit : Pourquoi m'interrogez-vous? J'ai parlé devant tout le monde, j'ai enseigné dans les synagogues et dans le temple, en présence d'un grand nombre: je n'ai point parlé en secret. Interrogez ceux qui m'ont entendu; ils savent ce que j'ai dit. A peine eut-il parlé, qu'un soldat lui donna un soufflet, en lui disant, Est-ce ainsi qu'on doit répondre au Grand-Prêtre? Si j'ai mal parlé, dit Jésus, faites-moi connaître en quoi; sinon, pourquoi me frappez-vous? Les Pontifes étaient en peine de trouver quelque témoignage contre lui. Il se présenta des accusateurs, mais ils se contredisaient tous. On lui demanda s'il était le personnage fameux annoncé par la tradition. Si je vous disais cela, répondit Jésus, vous ne me croiriez pas; et quand je m'étendrais en discours, vous ne me répondriez rien, et vous ne me laisseriez pas aller. Enfin le Grand-Prêtre lui comanda de la part du Dieu vivant de lui dire qui il était. Jésus répondit : Je suis fils de Dieu (1), et au jugement dernier vous me verrez justifié. A ces mots, Caïphe déchirant ses vêtemens (2), s'écria : Vous l'entendez blasphémer. Qu'avons-nous besoin

(1) Jésus disait qu'il était fils de Dieu; mais il disait aussi que tous les hommes sont enfans de Dieu, notre créateur, notre commun père.

(2) Cette manière de témoigner de l'horreur, en déchirant ses vêtemens, était commune à presque tous les peuples de l'Orient.

de témoins ? Il ne reste qu'à délibérer. Tous le jugèrent digne de mort ; et aussi-tôt les soldats se mirent à se moquer de lui et à lui faire toutes sortes d'outrages. Ils le battirent , crachèrent sur lui , lui bandèrent les yeux , et le frappant au visage , ils lui disaient : Fils de Dieu , devine qui t'a frappé.

Simon-Pierre regrète d'avoir abandonné Jésus. Judas , désespéré d'avoir trahi Jésus , se pend à un arbre.

PENDANT ce tems , Simon - Pierre était dans le vestibule , attendant la fin de l'assemblée. Comme il se chauffait avec les gens de la maison , la portière l'ayant reconnu , vint lui demander s'il n'était pas des Disciples de Jésus de Nazareth. Il répondit qu'il ne savait ce qu'elle voulait dire. Peu après , un autre assura que Simon était un Disciple de Jésus , et parent de cet homme qu'il avait blessé dans le jardin ; qu'il l'y avait vu , et qu'il était aisé de connaître à son langage qu'il était Galiléen. Mais Simon persista à dire qu'il ne connaissait point celui dont il lui parlait. Alors Jésus , qui du lieu où il était pouvait voir dans le vestibule , ayant regardé Simon , ce Disciple ne put soutenir sa vue , et sortant de la maison , il pleura amèrement. Le jour vint , et l'assemblée étant finie , Jésus fut conduit chez Pilate. Judas l'ayant appris , jugea aussi-tôt que Jésus avait été condamné , et se repentit alors de l'avoir trahi. Il rapporta les trente deniers aux Pontifes et aux Anciens dans le temple , et leur dit : J'ai fait un crime en vous livrant un innocent. Mais ils lui répondirent : C'est votre affaire. Judas ne pouvant tirer d'eux aucune

autre réponse , leur jeta l'argent , et se retirant désespéré , il se pendit à un arbre. Les Pontifes ayant ramassé cet argent , délibérèrent sur ce qu'ils en feraient , et décidèrent qu'il ne convenait pas de le mettre dans le trésor , parce que c'était le prix de la vie d'un homme ; mais qu'il falait en acheter un champ , pour servir de sépulture aux étrangers.

Pilate cherche à disculper Jésus. Les Juifs accusent Jésus d'avoir excité le peuple à la sédition. Hérode méprise Jésus , et le fait revêtir par moquerie d'une robe de pourpre.

LES Juifs se firent scrupule d'entrer chez Pilate , parce qu'il n'était pas de leur culte ; et craignant de se rendre indignes de célébrer la fête du jour , ils remirent Jésus aux soldats , lorsqu'ils furent à la porte du prétoire , et ils restèrent dehors. Pilate sortit quelque tems après , pour leur demander de quoi ils accusaient l'homme qu'ils lui avaient amené. S'il n'avait point fait de mal , répondirent-ils , nous ne vous l'aurions pas amené. Reprenez-le , dit Pilate , puisque vous ne voulez pas dire quel est son crime , et jugez-le suivant votre loi. Mais ils lui représentèrent qu'il ne leur était pas permis de faire mourir personne , ajoutant que c'était un séducteur , qui voulait empêcher qu'on ne payât le tribut à César , et qui se disait Roi et Fils de Dieu. Pilate rentra , et demanda à Jésus s'il était Roi des Juifs. Me faites-vous , répondit-il , cette question de vous-même , ou quelqu'un vous a-t-il dit de me la faire ? Me crois-tu Juif , répliqua Pilate , pour m'inquiéter de tes prétentions ? Tes Pontifes et les Principaux de ta nation me deman-

dent justice contre toi. Qu'as-tu fait ? Jésus dit : Je ne suis rien dans le monde ; si j'étais Roi , mes gens m'auraient empêché de tomber entre les mains des Juifs. Tu es donc Roi , reprit Pilate ? C'est vous qui dites que je suis Roi , répondit Jésus. Je ne suis né et venu que pour rendre témoignage à la vérité , et ceux qui la chérissent écoutent ma voix. Qu'est-ce donc que cette vérité , dit Pilate ? et sans attendre de réponse , il sortit pour parler aux Juifs. Il leur dit qu'il ne trouvait point de sujet de condamner celui qu'ils accusaient ; et comme les Juifs renouvelaient avec grand bruit ces mêmes accusations , sans que Jésus , qu'il fit venir en leur présence , y répondît rien ; Pilate , surpris de son silence , lui demanda s'il ne les entendait pas , mais ce fut inutilement ; Pilate n'en put avoir aucune réponse , et ne sut qu'en penser. Le silence obstiné de Jésus rendit les Juifs plus hardis. Il a excité le peuple à la sédition , disaient-ils , dans toute la Judée , depuis la Galilée jusqu'ici. Quoique Pilate fût brouillé avec Hérode , aprenant que Jésus était Galiléen , il le lui envoya sur le champ , comme étant sous sa domination. Hérode était venu à Jérusalem pour la fête , et souhaitant depuis long-tems de connaître Jésus , il fut fort aise de le voir ; mais n'en ayant pu tirer une seule parole , il le méprisa ; et s'en étant moqué avec ses courtisans , il lui fit mettre par moquerie une robe de pourpre , et le renvoya ainsi à Pilate , avec qui il se réconcilia le même jour

Pilate persiste à vouloir délivrer Jésus , qu'il croit innocent. Mais les Pontifes persuadent au peuple de demander plutôt la délivrance d'un voleur , et que Jésus soit crucifié.

C'ÉTAIT la coutume aux grandes fêtes des Juifs, de délivrer à leur choix quelque criminel condamné à mort. Le peuple étant venu demander cette grâce pour la Pâque , Pilate crut avoir trouvé l'occasion de sauver la vie à Jésus. Il savait que les Pontifes ne le persécutaient que par envie. Comme il était en son tribunal , sa femme lui envoya dire de ne point se mêler de l'affaire de cet homme , parce qu'elle avait fait la nuit, à son sujet , un songe qui l'inquiétait extrêmement. Pilate dit aux Juifs : J'ai interrogé en votre présence l'homme que vous m'avez amené , et que vous accusez de séduire le peuple ; mais comme je n'ai rien reconnu en lui qui mérite punition , et qu'Hérode , à qui je l'avais renvoyé , ne le trouve pas plus coupable , je vais le délivrer , après qu'il aura reçu la correction que vous croyez qu'il a méritée. Les Pontifes et les Anciens , alarmés de cette proposition , persuadèrent au peuple de demander plutôt la grâce d'un criminel ; nommé Barabbas , qui avait commis plusieurs meurtres dans une sédition. Mais Pilate leur dit : Que voulez-vous donc que je fasse de Jésus ? Qu'il soit crucifié , s'écrièrent-ils. Que je fasse crucifier votre Roi ! Nous n'avons , reprirent les Juifs , point d'autre Roi que César.

Pilate fait battre Jésus de verges. On le mène au prétoire, où il reçoit les plus mauvais traitemens. Pilate, ne pouvant rien gagner sur les Juifs, se lave les mains devant eux, protestant qu'il ne veut pas contribuer à la mort de Jésus.

PILATE se contenta de faire battre Jésus de verges (1); et les gardes s'en étant saisis, le menèrent du prétoire dans la cour, où chacun aida à le déshabiller. Ensuite ils le revêtirent d'un manteau d'écarlate. Ils lui mirent une couronne d'épines sur la tête, et lui ayant donné un roseau en guise de sceptre, ils fléchissaient le genou devant lui, et lui disaient: Je vous salue, Roi des Juifs. Puis ils crachaient sur lui; ils lui ôtaient de tems en tems son roseau pour lui en donner des coups sur la tête; ils le frapaient au visage, et se remettant tout à coup à genou, ils le saluaient comme auparavant. Pilate voulut le faire voir aux Juifs en cet état, et leur dit: Voilà l'homme. Mais ils criaient toujours qu'il devait être mis à mort... Prenez-le, leur dit-il, et faites-le mourir vous-mêmes. Quel est donc son crime? Suivant notre loi, répondirent les Juifs, il mérite la mort parce qu'il s'est dit Fils de Dieu. A cette accusation Pilate craignit beaucoup pour lui. Il le ramena dans le prétoire, et lui demanda d'où il était; mais Jésus persistant à se taire, Pilate lui dit: Ne sais-tu pas qu'il est en mon pouvoir de te faire mourir, ou de te délivrer? Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, répondit Jésus, s'il ne vous

(1) La punition de ceux qui troublaient l'ordre public, en anonçant des dogmes nouveaux, était, par les lois romaines, remise à la discrétion du magistrat. Le fouet était censé la peine la plus douce.

avait été donné d'en-haut. Mais ceux qui m'ont livré sont plus coupables que vous. Cette réponse augmenta encore le désir que Pilate avait de le sauver. Mais les Juifs criaient, que s'il le délivrait, il manquerait à la fidélité qu'il devait à César : car, disaient-ils, celui qui se dit Roi, est ennemi de l'Empereur. A ces cris, Pilate sortit pour la dernière fois ; et voyant qu'il était tard, que loin de rien gagner, le tumulte augmentait toujours, il se fit apporter de l'eau, et se lava les mains devant le peuple, protestant qu'il ne contribuait en aucune manière à la mort de cet innocent, et qu'ils en répondraient (1) ; mais ils s'écrièrent : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans. Pilate crut à la fin devoir finir cette affaire. Il leur livra Jésus et Barrabas.

Jésus éprouve de nouvelles insultes qu'il supporte avec la même patience. Il est crucifié entre deux voleurs. Les soldats partagent ses vêtemens. Ses dernières paroles à sa mère et à Jean, son disciple. Il remet son ame à Dieu, et meurt.

JÉSUS fut aussi-tôt remis entre les mains des soldats. Ils lui ôtèrent son manteau d'écarlate ; et après s'en être moqués, ils lui firent reprendre ses vêtemens, puis ils le chargèrent de la croix où il devait être attaché (2), et le menèrent ainsi hors de

(1) Pilate avait appris parmi les Juifs cette manière de protester en se lavant les mains, qu'on ne se mêlait d'une chose en aucune façon.

(2) La croix était le supplice ordonné par les lois romaines contre les séditeux. Il était d'usage, comme la potence en Europe. La coutume était que le pa-

Jérusalem , dans un lieu apelé Calvaire , avec deux voleurs qu'on allait aussi faire mourir. Au sortir de la ville , ayant rencontré un cyrénéen , nommé Simon , qui revenait des champs , ils l'obligèrent d'aider Jésus à porter sa croix. Une grande foule de peuple les suivait. Jésus remarquant entre autres des femmes qui pleuraient , leur dit : Ne pleurez point sur moi , filles de Jérusalem , pleurez plutôt pour vous et pour vos enfans. Il viendra un tems où vous porterez envie aux femmes stériles et à celles qui n'ont jamais allaité. Si l'on traite ainsi un innocent , que sera-ce du coupable ? Quand Jésus fut au lieu du supplice , on lui donna du vin , où on avait mêlé de la myrrhe (1) , selon la coutume. Mais les soldats y ayant mis du fiel , Jésus se contenta d'en goûter. Ensuite , comme on l'atachait à la croix , il s'écria : Mon père , pardonnez-leur , ils ne savent pas ce qu'ils font : On plaça au-dessus de sa tête un écriteau en hébreu , en grec et en latin (2) , qui déclarait le sujet de sa mort : Jésus de Nazareth , Roi des Juifs. Les Pontifes y trouvèrent à redire. Ils furent trouver Pilate , et voulaient l'obliger à faire mettre , soi-disant Roi des Juifs. Mais il leur dit que ce qui était écrit était écrit. Les soldats partagèrent entre eux ses vête-

tient portait lui-même sa croix , qu'on lui donnait du vin en arivant au lieu de l'exécution , que les soldats partageaient ses vêtemens , etc.

(1) Les Juifs croyaient qu'une infusion de myrrhé étourdissait le patient , et qu'il souffrait moins.

(2) Le grec était la langue de la plupart des pays voisins , d'où il venait toujours beaucoup de monde à la fête. Le latin était la langue des Romains , qui étaient maîtres du pays.

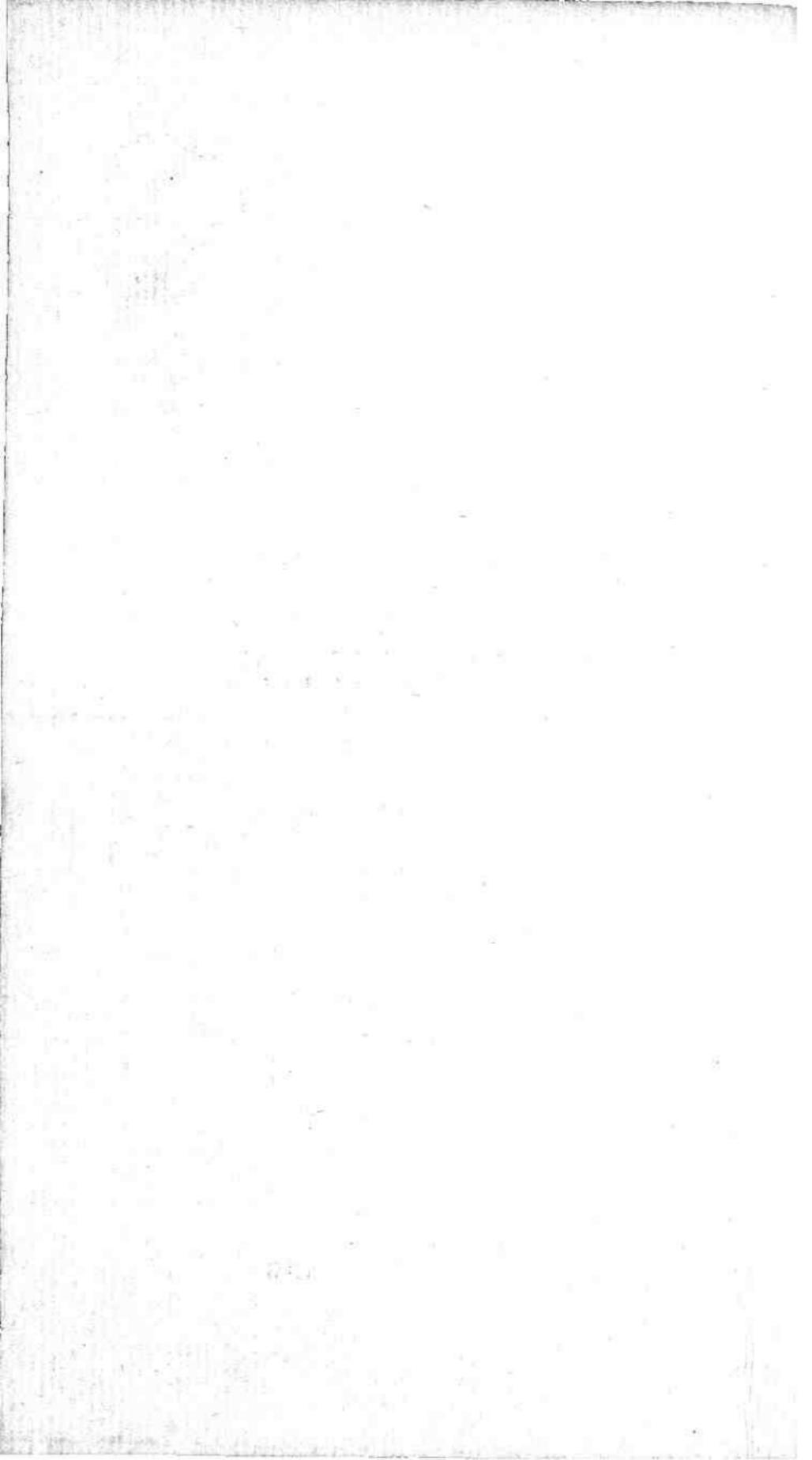
mens; et comme sa robe était d'un seul tissu, sans coutures (1), ils ne voulurent pas la couper, et ils la tirèrent au sort. Puis ils s'assirent au pied de la croix pour garder. Ceux qui passaient se moquaient de Jésus, en disant : Si tu es fils de Dieu, comme tu dis, descends de la croix, et nous n'en douterons pas. Les soldats l'insultaient aussi. Un des deux voleurs, qui étaient en croix à côté de lui, lui dit que, s'il était le fils de Dieu, il se délivrât, et eux avec lui. Mais l'autre le reprit, en disant : Quoi ! tu ne crains pas non plus d'irriter Dieu, en insultant à cet innocent, toi qui souffres le même supplice que lui, et qui reçois, comme moi, le juste châtiment de tes crimes ! Puis s'adressant à Jésus, il lui dit : Maître, souvenez-vous de moi quand vous serez dans le séjour des bienheureux. Je vous assure, répondit Jésus, que vous y serez avec moi dès aujourd'hui. Marie, mère de Jésus, était au pied de la croix, avec Marie Magdeleine, et une sœur qu'elle avait, qui s'appelait aussi Marie. La femme de Zébédée et quelques autres, qui avaient suivi Jésus de la Galilée à Jérusalem, et qui le servaient d'ordinaire, étaient un peu plus éloignées avec le reste des gens de sa connaissance. Jésus apercevant parmi eux Jean, son disciple, dit à sa mère : Voilà votre fils, et à Jean : Voilà votre mère. Depuis ce tems ils demeurèrent ensemble. Ensuite Jésus s'écria : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? Puis comme il dit qu'il avait soif,

(1) Une robe sans coutures n'avait rien d'extraordinaire en ce tems-là. Il est certain que les ouvriers en laine d'alors avaient l'art de faire des habillemens entiers, sans employer ni aiguilles ni ciseaux. Cet art s'est perdu, comme beaucoup d'autres.

on lui présenta au bout d'une canne une éponge trempée dans du vinaigre. Il en but , et aussi-tôt il dit : Tout est consommé. Ensuite élevant la voix , il s'écria : Mon père , je vous remets mon ame ; et baissant la tête , il rendit l'esprit.

FIN DE LA VIE DE JESUS.

L'ÉCOLE
DES MOEURS.



L'ÉCOLE DES MŒURS.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE.

Q'ENTENDEZ-VOUS par instruction élémentaire ?

C'est un enseignement qui fait connaître d'une manière simple, claire et précise, les élémens ou les principes de ce que l'on peut savoir sur les objets qui nous intéressent.

Cet enseignement est-il nécessaire ?

Il est nécessaire pour connaître Dieu et ses lois, pour connaître l'homme et ses devoirs.

Quels avantages peut-on retirer de ces connaissances ?

La persuasion qu'il existe un Être suprême, et la croyance qu'il punit et récompense, sont la consolation de l'homme vertueux, et le désespoir des méchans. La connaissance des lois divines, de l'homme et de ses devoirs, est le lien de la société et des empires. Les avantages que l'on doit retirer de ces notions importantes, sont la tranquillité d'esprit par l'espérance en la justice divine, la sûreté de sa personne et de ses jouissances, la douceur et l'agrément de la vie, l'innocence des mœurs.

DE L'ÊTRE SUPRÊME.

Qu'est-ce que l'Être suprême ?

Un être est ce qui est: ce qui existe. L'Être suprême, que nous apelons Dieu, est l'être essentiel, le principe et la fin de tout ce qui peut exister. Cet être souverain est un esprit pur, simple et parfait.

Cette idée sublime surpasse infiniment l'intelligence humaine; et nous ne pouvons parler de la Divinité, qu'en exprimant nos pensées sur ce que nous imaginons de plus parfait.

Qu'est-ce qu'un esprit ?

Un esprit est un être intelligent qui, n'ayant point de corps, ne peut être visible. Son essence est de penser, de comprendre, de discerner, de raisonner. L'esprit qui est en nous se fait connaître par ces facultés; mais il est borné. Dieu est l'esprit universel : il n'a point de limites.

Pourquoi dites-vous que Dieu est parfait ?

Parce que l'idée sublime que nous nous formons de cet être immense nous fait croire qu'il doit posséder toutes les perfections.

Quelles sont ses principales perfections ?

Les principales perfections de Dieu sont, qu'il est indépendant, immuable, qu'il est présent par-tout, qu'il voit tout, qu'il est éternel et tout-puissant.

Pourquoi dites-vous que Dieu est indépendant ?

Parce qu'il existe par lui-même, et qu'il ne peut dépendre d'aucune cause.

Qu'entendez-vous par immuable ?

J'entends que Dieu, n'étant point composé, parce que son essence est pure et simple, n'est sujet à aucun changement.

Comment Dieu peut-il être présent par-tout ?

L'intelligence suprême n'étant point limitée, est immense, et comprend nécessairement tout ce qui peut être, même les espaces où il n'existe rien.

Comment Dieu peut-il voir tout ?

Puisque Dieu est présent par-tout, il s'ensuit qu'il voit tout et connaît tout.

Qu'est-ce qu'éternel ?

C'est n'avoir point eu de commencement , et n'avoir point de fin.

Comment cela peut-il se comprendre ?

Nous ne pouvons comprendre l'infini , parce que nous ne voyons rien que de borné en nous et autour de nous. Mais puisque le néant ou le rien , n'ayant point d'effets , n'a pu donner l'existence à Dieu , et que , son essence étant pure et simple , il ne peut être détruit par aucune cause , nous croyons qu'il est éternel.

Qu'est-ce que tout-puissant ?

C'est avoir une puissance sans bornes. Rien n'est impossible à Dieu , et il n'existe point de puissances que par sa permission. Cependant , on conçoit aisément que l'absurdité répugne à son pouvoir. Ainsi, Dieu ne peut être injuste , ni avoir des passions ; il ne peut faire un corps sans dimensions , un bâton sans deux bouts , et autres choses pareilles.

Y a-t-il plusieurs Dieux ?

Non : et il ne peut y en avoir qu'un. Si dans l'immensité des espaces il y avait plusieurs dieux , ces puissances seraient imparfaites , parce qu'elles n'auraient pas la plénitude du pouvoir. Alors elles pourraient n'être point d'accord , et l'harmonie serait troublée.

Le monde a-t-il toujours existé ?

Il serait déraisonnable de penser que la matière a toujours existé. Comme elle suit constamment les mêmes mouvemens et le même ordre , il faudrait la supposer intelligente dans toutes ses parties , infinie par son essence , parfaite dans son accord. Alors ce serait un mystère beaucoup plus incompréhensible que celui de l'existence de Dieu. On peut dire la même chose d'un chaos qui aurait formé ,

par un arrangement lent ou subit, cet ensemble que nous admirons. Il est plus satisfaisant et plus conforme à l'esprit humain, de croire qu'un Être suprême, souverain et tout-puissant, a créé la matière, et lui a donné des lois, qu'elle suit constamment et uniformément.

DE LA CRÉATION.

Qu'est-ce que créer ?

Créer est faire une chose de rien.

Comment cela peut-il se faire ?

Nous ne le comprenons pas ; mais nous pensons que Dieu étant le seul être qui existe par lui-même, sa puissance est infinie.

Comment Dieu a-t-il créé le monde ?

La création du monde est un effet de la volonté suprême. DIEU VEUT : L'UNIVERS EXISTE. Tout est créé : tout est dans l'ordre.

Qu'est-ce que l'univers ?

L'univers comprend le soleil, la terre, la lune, les étoiles, tous les autres globes célestes, et ce qui les compose.

Dieu a donc fait au même moment tout ce qui existe ?

Cette opinion est la seule digne de l'Être suprême. Toute idée de chaos, de complication, de hasard, est contraire à la Toute-Puissance ; et des opérations successives ne s'accorderaient point avec les attributs et les lois que le Créateur a donnés à la matière. Chaque peuple s'est formé des idées sur ce grand ouvrage ; et les générations les ayant reçues par tradition ou par écrit, une longue habitude les retient dans leur manière de voir et de penser. Mais tous les détails que l'on peut donner sur la création ne sont que des développemens, faits pour aider l'imagination dans l'étude de ce mystère.

Avant la création, Dieu était donc tout seul dans ces espaces vides de matière ?

C'est en vain que notre esprit s'occuperait de ces choses abstraites. Contentons-nous de penser que Dieu, étant l'être essentiel, l'être parfait, se suffit à lui-même, et que les créatures ne lui sont point nécessaires.

Combien y a-t-il de tems que le monde a été créé ?

Tous les peuples ne sont point d'accord sur cette grande époque. Les uns la croient très-rapprochée, et d'autres beaucoup plus reculée. Les effets que nous voyons sur notre terre, nous persuaderaient qu'elle doit être très-ancienne; mais nous n'avons pas de moyens assurés pour en déterminer la fixation; et nous ne pouvons rien décider affirmativement sur cet objet.

Dieu n'a-t-il créé qu'un seul homme et qu'une seule femme ?

Pour affirmer que Dieu n'a créé qu'un homme et une femme, une couple d'animaux brutes, et un sujet de chaque végétal, il faudrait pouvoir résoudre les difficultés que ce système présente. Lorsque nous considérons les différentes peuplades d'hommes chevelus ou crépus, barbus ou sans barbe, leur population dans tous les pays de la terre, la diversité de couleurs dans l'espèce humaine, plus grande encore dans les bêtes; les fleurs, les fruits, les végétaux et les minéraux, nous sommes portés à penser que Dieu, en créant la terre, l'a peuplée et ornée au même instant de toutes ses créatures, et qu'il les a diversifiées et constituées selon la température des climats où il les a placées. Cette opinion semble contenter mieux le désir que nous avons de savoir.

Dieu a-t-il créé des esprits sans corps ?

Cette idée nous vient naturellement, en nous considérant comme très-éloignés de l'Être suprême, quoiqu'il soit présent par-tout ; et pour nous rapprocher de lui par quelque médiation, nous croyons que Dieu ayant fait des esprits unis à des corps, a fait aussi des substances spirituelles, isolées et absolument dégagées de matière.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Comment peut-on connaître que Dieu existe ?

Dieu ne se fait point connaître immédiatement à nos sens, qui sont la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût. Nous le connaissons par le sentiment intérieur et par ses ouvrages.

Comment connaissons-nous Dieu par le sentiment intérieur ?

Notre faiblesse et nos maux nous prouvent notre dépendance, et nous implorons naturellement l'assistance de l'Être souverain, dont nous reconnaissons la nécessité.

Comment connaît-on Dieu par ses ouvrages ?

L'étendue de l'univers, l'ordre et l'harmonie de tout ce qui le compose, élèvent notre esprit à l'idée du Créateur. La nature, dans son ensemble et dans ses détails, le renouvellement des saisons, des jours et des années, la reproduction constante des êtres de mêmes espèces, nous portent à penser que ces effets suivis et uniformes ne peuvent être opérés que par une puissance suprême.

Nous ne sommes donc pas absolument assurés de l'existence de Dieu ?

Le peu d'étendue de l'intelligence humaine ne nous permet point de sonder ce mystère profond ; mais tout ce qui s'offre à nos yeux, tout ce que

nous sentons intérieurement , nous prouve la nécessité de l'existence de Dieu ; et nous osons exprimer nos faibles idées sur cet Être immense.

DE L'HOMME.

De quoi l'homme est-il composé ?

L'homme est composé , comme les autres animaux , de corps et d'esprit.

Quelle différence y a-t-il entre l'homme et les autres animaux ?

Les facultés spirituelles , plus restreintes dans les bêtes , paraissent se borner à leurs besoins. Celles de l'homme sont beaucoup plus étendues. Il peut varier ses occupations et ses usages : il peut élever ses idées au-delà de lui-même ; de plus , son ame ou sa conscience lui donne un rapport plus direct avec le Créateur.

Pourquoi Dieu a-t-il donné à l'homme des facultés plus étendues ?

Les bêtes naissent avec des vêtements , avec l'industrie nécessaire pour se procurer facilement la subsistance et le logement , avec le discernement de ce qui leur convient , même dans leurs maladies. Elles ont plus de vigueur que les hommes. Elles suportent mieux les excès de chaleur et de froid. Elles ont les sens plus fins. Elles ont naturellement des moyens ofensifs et défensifs. Leur nourriture est toujours prête ; et elles jouissent d'une liberté absolue. Ces avantages sont refusés à l'homme ; mais ils sont compensés par le haut degré d'intelligence et d'industrie que Dieu lui a donné , et qui le fait jouir de tout ce qu'il trouve à sa convenance.

De quoi sont composés les corps ?

Les corps sont composés de matière. La matière est ce qui tombe sous les sens. Ses élémens sont le

feu, l'air, l'eau, et la matière terrestre, qui comprend, sous cette dénomination générale, les terres, les pierres, les métaux, les sels, etc. Ces principes constituent nos corps, et tous les corps qui existent dans la nature.

Comment l'esprit est-il uni au corps?

Nous ne pouvons comprendre l'union de l'esprit avec le corps, ni en général tout ce qui est trop loin et trop près de nous. L'intelligence de l'homme semble bornée à ce qui lui est nécessaire, utile et agréable. Nous savons seulement par l'expérience, que les facultés spirituelles dépendent des organes du corps, de la configuration du cerveau, de l'équilibre des parties qui composent la machine; qu'elles croissent et décroissent avec le corps; qu'elles sont troublées dans le sommeil; qu'elles s'affaiblissent par l'âge et les maladies; et qu'elles paraissent même quelquefois anéanties, comme dans des accès de fièvre, par des coups violens, dans l'imbécillité ou la vieillesse.

Qu'est-ce que l'ame?

Dieu a donné des lois à la matière: il en a donné aussi à l'esprit; elles sont présentées sans cesse et invariablement à l'homme, par un sentiment intérieur que nous nomons ame ou conscience, pour se conduire suivant les vues du Créateur. Comme cette connaissance distincte est le plus bel attribut de l'esprit, parce qu'elle nous donne un rapport plus direct avec la Divinité, nous nous exprimons d'une manière plus relevée, et nous appelons ame en général, l'intelligence qui est en nous. Ainsi, dans ce sens, l'homme est composé de corps et d'ame. On dit qu'une personne est bien née, quand elle obéit naturellement et sans efforts aux lois divines, qui constituent la morale; et lors-

qu'elle ne s'y conforme pas, on dit qu'elle n'a point d'ame.

Les bêtes ont-elles aussi une ame ?

Les bêtes ont de l'esprit, puisqu'elles ont la faculté de penser, de comprendre, de discerner, de raisonner : ce qui se voit dans toutes leurs actions, et sur-tout dans les soins inquiets et prévoyans qu'elles prennent pour leur progéniture. Mais elles ne peuvent, comme l'homme, s'occuper de choses abstraites et étrangères à leur essence. Elles ne sont point libres de changer ou varier leurs manières et leurs usages ; et elles obéissent naturellement aux lois qui leur ont été données. Les végétaux, encore plus bornés, n'ont que la faculté de discerner les sucs nourriciers, propres à leur entretien et à leur reproduction. Cette marche constante et uniforme nous fait voir que les bêtes, suivant malgré elles, l'impulsion de la nature, ce que nous apêlons instinct, n'ont pas besoin d'un sentiment intérieur, qui dirige leurs actions.

Qu'est-ce qu'une faculté ?

Une faculté est une puissance, un pouvoir, par lequel nous agissons spirituellement et corporellement. Ainsi, toutes les opérations de l'esprit et du corps sont des suites de nos facultés. Elles sont très-bornées ; mais elles nous suffisent pour notre bien-être.

Dieu a-t-il fait les bêtes et toutes ses autres créatures pour l'homme ?

Dieu a fait ses créatures les unes pour les autres, suivant leurs besoins. Toutes ont droit sur la terre. L'homme et toutes les espèces d'animaux se procurent ce qui leur convient, par la force, l'adresse ou l'industrie.

Il semble, cependant, que l'homme soit maître de tout ce qui est sur la terre.

L'homme est un être faible. Parmi les bêtes, les unes ont plus de force que lui : d'autres ont plus d'adresse ou d'agilité. Mais l'homme a beaucoup plus d'intelligence et d'industrie. Il se forge des instrumens et des armes. Il répare sa faiblesse avec usure : il devient tyran ; et pour se procurer le nécessaire, l'utile et l'agréable, il met tout à contribution.

DU PRINCIPE DE LA VIE.

Qu'est-ce qui nous fait vivre ?

Ce n'est point l'ame qui donne la vie au corps. Le feu est le seul principe matériel, qui ait reçu la vie dans son essence. Il la communique aux corps, en procurant, par son action et son agitation continuelles, le mélange des élémens qui, suivant les vues du Créateur, produisent une végétation générale. Chaque être organisé, soit animal, soit végétal, a en lui une portion de feu, qui entretient son existence. Mais les organes s'usent et s'affaiblissent. Le feu se condense, ou se dilate à l'excès ; il dissout la machine, et lui donne la mort.

DE LA MORT.

Qu'est-ce que la mort ?

La mort n'est point un anéantissement. Rien ne s'anéantit, ni ne se perd dans la nature. Nos corps végètent et croissent pour se reproduire. Mais après un tems suffisant pour cet ouvrage, nous nous sentons décroître ; et l'équilibre n'existant plus, la vie se perd. Alors les matières qui composent nos corps, sont livrées à une fermentation putride, qui en divise les parties, et les réunit aux élémens.

La même espèce d'hommes , les mêmes espèces d'animaux et de végétaux subsistent toujours , et ne font que changer d'individus.

Devons-nous tous mourir ?

Puisque nous croissons , nous devons décroître ; et faire place à d'autres êtres de même espèce.

Ne pouvons-nous pas savoir le tems de notre mort ?

Dieu nous a très-sagement laissé ignorer le tems précis de notre mort. Nous en sommes suffisamment avertis , par un dépérissement successif , et par les accidens que nous voyons ariver.

La terre finira-t-elle d'exister ?

Le mélange et l'agitation des élémens sont nécessaires pour la végétation et l'entretien des corps. Mais ces corps ne durent qu'un tems. Ils finissent en se décomposant , après s'être reproduits. Il n'en est pas de même de la terre. Ces causes ne contribuent point à son entretien. Elle ne se reproduit pas : elle ne perd rien de sa substance. Elle n'éprouve que des changemens ou déplacemens dans les matières qui la composent. Mais en général elle demeure toujours la même. La terre ne peut finir que par l'anéantissement : ce qui dépend uniquement de la volonté du Créateur. Si Dieu a créé , il peut anéantir.

DES LOIS DIVINES.

Qu'est-ce que les lois divines que notre ame nous fait connaître ?

Ce sont des règles de conduite , que Dieu a données à l'esprit , comme il a donné des lois aux corps.

Pourquoi Dieu a-t-il donné une ame à l'homme ?

L'homme paraissant jouir de la liberté de faire le bien ou le mal , ne pourrait se conduire sûrement ,

s'il n'avait pas une connaissance réfléchie des lois divines. Son ame ou sa conscience les lui présente continuellement, et lui occasionne du regret, lorsqu'il s'écarte de ses devoirs.

Que suit-il de là ?

Il s'ensuit que nous devons écouter les conseils de notre ame ou notre conscience, nous conformer aux intentions du Créateur, et espérer que Dieu étant juste, récompensera la vertu, et punira le crime.

Quelles seront ces récompenses et ces punitions ?

Il nous est impossible de savoir quels sont les moyens dont Dieu doit se servir, pour rendre justice aux hommes. Il nous suffit d'obéir avec confiance aux lois qu'il nous a données ; et vivant dans l'espérance, nous jouirons de la tranquillité et de la paix.

Sur quoi Dieu nous juge-t-il ?

Dieu étant juste ne nous juge point sur nos opinions dogmatiques, ni sur nos manières de l'honorer, parce qu'elles n'ont pas dépendu de nous, et qu'elles sont l'effet des préjugés locaux, qui nous sont communiqués dans l'enfance. Ils maîtrisent si despotiquement l'esprit de l'homme, qu'ils le rendent presque incapable de se persuader, même malgré l'évidence, une vérité contraire à sa manière de penser. Dieu nous juge sur l'observation des lois qu'il a prescrites à l'esprit humain, et qui constituent la morale.

DE LA MORALE.

Qu'est-ce que la morale ?

La morale est la doctrine ou la science des mœurs.

Qu'entendez-vous par les mœurs ?

Les mœurs sont les habitudes naturelles ou

acquises pour le bien ou pour le mal , dans tout ce qui concerne la conduite de la vie privée ou publique.

La morale est-elle la même pour tous les hommes ?

Les mœurs sont différentes dans chaque pays , parce qu'elles sont déterminées par l'influence des climats , des gouvernemens et des religions. Mais la morale est la même : elle est universelle. Puisque tous les hommes sortent de la même origine , qui est le Créateur , ils doivent avoir les mêmes principes naturels.

Quels sont ces principes ?

Le premier est que , Dieu nous ayant créés , nous devons l'aimer et l'honorer comme notre auteur et notre père. Le second est que , Dieu étant le père de tous les hommes , nous devons nous aimer les uns les autres.

PREMIER PRINCIPE DE MORALE.

Qu'est-ce qu'honorer Dieu ?

C'est lui rendre le culte suprême que nous lui devons , comme à notre Créateur et notre souverain Seigneur.

En quoi consiste le culte suprême que nous devons à Dieu ?

À reconaître intérieurement et extérieurement que tout dépend de Dieu ; à être entièrement résignés à sa volonté.

Comment devons-nous aimer Dieu ?

Nous devons l'aimer plus que toutes les créatures , parce qu'il est notre principe et notre fin , et que les créatures sont passagères.

Comment devons-vous honorer Dieu ?

La meilleure manière d'honorer Dieu est la plus simple : elle s'accorde avec la simplicité de l'Être

suprême et de ses ouvrages. C'est lui rendre hommage , lui adresser nos vœux , admirer son pouvoir et sa magnificence , le remercier de ses bienfaits , le prier , publier ses louanges , penser que nous sommes continuellement en sa présence , obéir à ses lois , espérer ses récompenses , craindre ses punitions , et en conséquence éviter le mal et faire le bien.

Pourquoi dites-vous qu'il faut prier Dieu , puisqu'il voit tout et qu'il sait tout ?

Quoique Dieu connaisse tous nos besoins , et qu'il y pourvoie journellement par sa sagesse et sa toute-puissance , cependant la dépendance absolue dans laquelle nous sommes de cet Être souverain , nous porte naturellement à lui adresser nos prières ; et dans nos malheurs nous éprouvons de la consolation , en implorant son secours.

Dans quels tems et dans quels lieux faut-il prier Dieu ?

Dans tous les tems de la journée , nous pouvons élever notre pensée vers le Créateur. Il est présent par-tout ; et en quelque lieu que nous le priions , soit seuls , soit plusieurs , il nous voit et nous entend.

Comment doit-on prier Dieu ?

Ce ne sont point les prières vocales qui font le mérite de l'oraison , ni la multiplicité des mots , qui nous obtiennent les secours du Créateur. L'attention ne peut suffire à des prières trop longues. Prions avec ferveur , pénétrés du plus profond respect.

Que peut-on demander à Dieu ?

La prière suivante est très-simple , et renferme l'essentiel des demandes que nous pouvons faire à Dieu , en lui rendant nos hommages.

Notre père , qui êtes présent par-tout , que votre

nom soit honoré : que tous les peuples reconnaissent votre empire : que votre volonté soit faite parmi les hommes comme dans l'univers. Donnez-nous notre nourriture journalière. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Aidez-nous à résister aux tentations ; et préservez-nous de tout mal.

N'y a-t-il point d'autres manières d'honorer Dieu ?

Comme les idées de l'homme sont très-bornées ; et qu'il ne peut les élever jusqu'à l'intelligence suprême, il cherche à s'approcher d'elle par quelque médiation. C'est pourquoi chaque nation a imaginé des croyances mystérieuses et des manières différentes d'honorer Dieu, qui ont été maintenues pour ne pas occasioner du trouble dans les empires. Mais tous les cultes religieux ont le même principe ; qui est Dieu. Ils s'accordent à rendre à notre commun père l'hommage et le respect qui lui sont dus, à le remercier de ses bienfaits et lui témoigner notre reconnaissance. Ils ont aussi le même but : ils enseignent tous, comme un point de doctrine essentiel, l'espérance des récompenses et la crainte des punitions. Ces deux grands motifs nous font porter nos vues au-delà de notre existence, et garantissent la sûreté, l'ordre et l'harmonie dans la société.

Lorsque nous voyons des cultes, ou des cérémonies religieuses qui nous paraissent ridicules, ou qu'on nous expose des dogmes qui nous semblent absurdes, n'avons-nous point le droit de nous en moquer ?

Non : nous ne devons jamais troubler personne dans son culte, ni dans sa croyance. L'homme peut se tromper dans ses opinions ; mais il n'adore que Dieu ; et la morale est la même pour tous. Ces dogmes, quoiqu'ils paraissent invraisemblables, élèvent l'esprit vers le Créateur, et peuvent procurer

de l'utilité par leurs effets. Le commun des hommes croit sans réflexion ce qu'il ne comprend pas. Se reposant sur sa foi, qui signifie confiance, il ne pense pas qu'on veuille le tromper : il vit tranquille, et une crainte salutaire le retient dans le respect et le devoir. La faiblesse de l'esprit humain est même telle, qu'il préfère à la simplicité l'obscurité mystérieuse, et même l'illusion.

Qu'est-ce qu'un mystère ?

Ce que l'on apèle mystère est une cause ou un effet dont l'explication est impossible à l'homme, comme l'essence de la Divinité, ses attributs, l'esprit, son union avec le corps, et d'autres choses abstraites, qui existent nécessairement, quoique nous ne puissions les comprendre. Mais il est d'autres mystères inutiles et même absurdes, qui ont été imaginés dans plusieurs cultes religieux, pour en imposer au vulgaire.

Qu'est-ce que le vulgaire ?

On entend par le vulgaire ceux qui, dans quelque état qu'ils soient, n'ont pas assez d'instruction, ni de lumière, pour réfléchir sur ce qui leur est enseigné, pour le combiner, l'apprécier, et se convaincre eux-mêmes de la vérité, ou de l'invéraisemblance. C'est le commun des hommes. Les premières idées décident ordinairement en eux la manière habituelle de penser et d'agir.

Qu'est-ce que des superstitions ?

Ce sont des pratiques minutieuses ou des croyances erronées, auxquelles on s'atache avec trop de crainte ou trop de confiance. Ces idées fausses, très-contraires à la manière simple d'honorer Dieu, maintiennent les esprits faibles dans l'ignorance, en arrêtant l'essor de la pensée.

Ainsi, ce sont des superstitions d'avoir confiance

aux prétendus devins ; de croire à l'astrologie , aux prédictions , à ce qu'on apèle des revenans ; de penser que des images , des statues ou d'autres objets , ont des vertus pour guérir des maladies ; imaginer que l'on sera plus agréable à Dieu en observant certaines petites pratiques ou cérémonies ; et mille autres absurdités , comme de croire que l'apparition de phénomènes ou de météores extraordinaires , la rencontre d'un objet hideux ou d'autres accidens imprévus présagent des malheurs.

Lorsqu'on voit des superstitions , que faut-il faire ?

Si on croit pouvoir les dissiper par la persuasion , on fait bien de l'entreprendre. Mais lorsqu'on voit qu'on n'y réussira pas , on doit se contenter de plaindre ceux qui sont superstitieux. En voulant leur faire connaître leur erreur , on ne ferait que les aigrir. Les anciennes préventions , les vieilles traditions ne peuvent se détruire que par le moyen de la raison. Mais le comun des hommes est peu susceptible d'apprécier ce qu'elle enseigne.

Pourquoi représente-t-on Dieu avec un corps ? Pourquoi lui suppose-t-on des bras , des mains , de la colère , de la haine , de la vengeance et d'autres passions ?

C'est un abus reçu jusqu'à présent , pour fixer , dit-on , l'esprit du vulgaire. Toutes ces idées sont absurdes et blâmables , même dans les hymnes et les cantiques. Le Créateur est bien différent de la créature. Il ne peut être représenté sous aucune forme , ni figure , parce qu'il est esprit. Il ne peut avoir de passions , parce que son essence est simple et pure. Cependant la raison tolère ces abus , à cause du bien qui peut en résulter.

Est-il vrai qu'il y a des peuples qui adorent des idoles ?

Adorer signifie adresser des prières ; et le mot

idole veut dire un objet honoré comme un Dieu. On voit en effet des peuples qui semblent honorer comme Dieu le soleil, la lune, ou des figures d'hommes et d'animaux, dont quelques-unes ont des formes singulières. Des voyageurs sages et éclairés ont parfaitement reconnu qu'ils adorent Dieu par ces médiations, et que ces figures ou autres objets encore plus matériels, en vénération, ne sont que des emblèmes pour représenter des attributs de l'Être souverain, pour rapeler des bienfaits reçus de Dieu, de grands événemens, ou d'autres choses dont le souvenir est utile. L'Être suprême est si élevé au-dessus de l'intelligence humaine, que dans presque tous les cultes religieux on arrête sa pensée sur des objets qui semblent nous conduire vers lui. Les idées que l'on a communément des différentes religions, sont très-difficiles à rectifier.

Ceux qui se prosternent devant des images, et qui leur adressent leurs prières, paraissent cependant les adorer ?

Ceux qui paraissent adresser leurs prières à des images, à des statucs, croient que les personnages qu'elles représentent, ont été agréables à Dieu ; et qu'existant spirituellement, ils les entendent, et peuvent leur obtenir ce qu'ils demandent au Créateur. Mais ils ne les considèrent point comme des Divinités. Jamais personne n'a été assez dépourvu de sens comun, pour regarder un ouvrage fait de ses mains, ou une autre matière comme son Dieu, comme son Créateur. Il y a des images ou statues des mêmes objets, plus révéérés dans certains lieux que dans d'autres, à cause d'une réputation qu'on leur a donnée. C'est une superstition.

SECOND PRINCIPE DE MORALE.

Comment entendez-vous que nous devons nous aimer les uns les autres ?

Parce que nous sortons de la même origine, qui est notre Créateur, et que nous sommes tous de la même espèce.

Comment peut-on se convaincre de ces vérités ?

Elles nous paraîtront évidentes, en considérant que dans tous les pays et dans tous les siècles, la même intelligence, le même esprit, les mêmes facultés ont existé parmi les hommes. Les passions, les vertus et les vices ont été de tous les tems; et les préceptes donnés anciennement, s'appliquent à la race présente. Les hommes sont les mêmes par-tout, à quelques nuances près, pour le physique et pour le moral, suivant les climats, les gouvernemens et les religions.

Que devons-nous faire en conséquence ?

Nous devons ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Nous devons faire constamment aux autres le bien que nous voudrions en recevoir. Si nous remplissions exactement ces devoirs, nous jouirions de la paix et de la tranquillité, et nous serions plus heureux.

Pourquoi tous les hommes ne se conforment-ils point à ce principe ?

Chacun ayant ses idées propres, ses passions, son tempérament, sa manière de voir et d'agir, rapporte à soi tout ce qu'il voit dans les autres, et désapprouve ce qui ne s'accorde point avec sa constitution. De là viennent les jalousies, les haines, les discordes, et l'impossibilité physique et morale de vivre jamais dans une parfaite union.

Il est donc bien malheureux que tous les hommes ne puissent être d'accord pour concourir au bien commun ?

C'est la source de nos malheurs; et de ce désordre habituel il suit que, pour entretenir la société, il est indispensable qu'il y ait des lois qui encouragent le bien et répriment le mal. Si, étant réunis, nous sommes incapables de nous gouverner nous-mêmes, suivant les lois naturelles, nous devons nous assujétir à des lois générales et particulières, que le gouvernement, dont le devoir est de protéger le peuple, fait exécuter.

Quel est le meilleur gouvernement ?

Le meilleur gouvernement est le plus simple. C'est celui qui est si bien ordonné dans tous les rouages qui font aller la machine, que rien ne s'embarrasse ni ne se nuit; où tous les ressorts sont si bien adaptés, que l'objet mis en mouvement semble se conduire tout seul. Ainsi, l'on peut dire être bien gouverné, lorsque, jouissant librement, on ne se sent pas pressé sous le poids de l'autorité; lorsqu'on ne s'aperçoit point du travail de ceux qui gouvernent.

DE LA SOCIÉTÉ.

Qu'est-ce que la société ?

C'est un assemblage d'hommes réunis par un intérêt commun.

Quel est cet intérêt ?

La propriété, parce que, à l'abri des lois, on peut jouir et disposer de ses biens, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie. La sûreté, parce que le concours de tous assure les droits de chacun.

Les hommes n'ont donc pas toujours vécu en société ?

La population et les besoins réciproques ont

formé les sociétés. Les hommes voyant leurs familles s'augmenter, et présument qu'ils auraient de l'avantage à se réunir, ont formé ces grandes sociétés, que l'on nomme nations.

Comment les hommes ont-ils formé ces sociétés ?

Ils se sont arrêtés dans des lieux où, chacun s'occupant suivant son goût et ses inclinations, il s'est établi des gouvernemens, qui ont été confiés à des chefs, chargés uniquement du soin de maintenir l'ordre, et de pourvoir à la sûreté du peuple. Alors les citoyens qui composaient ces nations, se voyant protégés par des lois, ne pensèrent plus qu'à vivre tranquilles, et à travailler pour leur propre utilité et pour le bien général.

Comment se conduisait-on dans les premiers tems ?

On se conduisait suivant les lois naturelles. Les familles étaient gouvernées par le plus ancien. Les propriétés reposaient sur la bonne foi. Le mariage consistait en une simple promesse de vivre ensemble; et on honorait Dieu simplement. Depuis l'établissement des grandes sociétés, on a fait des lois générales. Des familles réunies ont composé un état. Les propriétés ont été assurées par des titres. Le mariage et le droit aux successions ont été constatés par des actes publics; et on a formé des cultes religieux pour honorer Dieu, et contenir l'homme dans ses devoirs.

DU MARIAGE.

Qu'est-ce que le mariage ?

Le mariage est un engagement conforme au vœu de la nature, aux vues du Créateur, et à l'intérêt de la société; par lequel deux personnes de différens sexes promettent de s'unir et de donner tous leurs soins aux enfans qu'ils espèrent avoir.

Est-on libre de ne point se marier ?

On est libre de ne point se marier. Mais ceux qui , pouvant se marier , aiment mieux rester dans le célibat , sont des êtres isolés qui , sujets aux mêmes passions que les autres , ne peuvent se satisfaire qu'en troublant l'ordre de la société.

Peut-on faire vœu de ne point se marier ?

Les vœux religieux et autres engagements pareils sont contraires à la nature , qui nous porte à la multiplication , aux droits de l'homme , qui doit toujours être libre , aux vues du Créateur et à l'intérêt de la société.

DU RESPECT DU AUX PÈRES ET MÈRES ET A LA VIEILLESSE.

Doit-on honorer ses pères et mères ?

Le sentiment naturel nous porte à honorer nos pères et mères. Cet honneur consiste à les respecter , à écouter leurs conseils , à reconnaître les peines et les soins qu'ils se sont donnés pour nous , à veiller à leur conservation , à leur proeurer de l'agrément dans la vie , à leur prodiguer nos services , et les assister dans leurs besoins.

Doit-on aussi honorer la vieillesse ?

La nature nous inspire de même du respect pour les vieillards. L'expérience les rend sages , et capables de donner de bons conseils. D'ailleurs , la faiblesse de leur âge invite à avoir pour eux des égards. C'est une horreur de voir des enfans et des jeunes gens insulter à leurs parens et à la vieillesse. Ces désordres scandaleux sont des suites d'une mauvaise éducation , ou de la dépravation des mœurs.

Y a-t-il encore d'autres personnes que l'on doit respecter ?

Oui : nous devons respecter les hommes sages et

vertueux, ceux qui occupent des places supérieures, ceux qui sont ou ont été utiles à l'humanité par leur génie, leurs ouvrages, leurs travaux, leurs inventions et leurs services; ceux qui se dévouent à l'instruction publique et au soulagement des pauvres et des malades, les pères et mères de famille qui remplissent bien leurs devoirs, les gouvernans qui s'occupent sérieusement et constamment du bonheur de la société et de l'humanité.

Nous devons aussi nous respecter nous-mêmes, en évitant de faire aucune action qui puisse avilir la condition humaine, et avoir des conséquences nuisibles pour nous et pour les autres.

DES DEVOIRS DE L'HOMME.

Quels sont les devoirs de l'homme?

Tous nos devoirs dérivent de l'obligation naturelle, qui nous engage à ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit; à faire constamment aux autres le bien que nous voudrions en recevoir. En réfléchissant sur ce principe, nous voyons qu'il doit être la règle de notre conduite, et qu'il nous prescrit la manière dont nous devons agir dans tous les états et situations de la vie. Si nous suivons cette règle, nous ferons le bien, et nous éviterons le mal.

En quoi consiste le mal que nous devons éviter?

Le mal est tout ce qui est contraire aux lois divines et humaines, tout ce qui peut nuire aux autres et à soi-même. Ainsi nous ne devons ni tuer, ni frapper, ni blesser personne, même dans son honneur et sa réputation; nous ne devons point porter de faux témoignages, ni faire de faux sermens, ni même jurer inutilement. Nous ne devons point prendre,

ni retenir le bien des autres, ni le désirer à leur préjudice.

Comment peut-on se nuire à soi-même ?

On se nuit à soi-même, lorsqu'on se laisse maîtriser par ses passions, qu'on s'abandonne à des excès de corps ou d'esprit, qu'on néglige ce que l'on doit faire pour sa conservation, qu'on perd un tems précieux, qu'on se fatigue inutilement à vouloir comprendre ce qui est au-dessus de l'intelligence humaine; enfin, lorsqu'on sort des bornes de la modération, de la sagesse et de la prudence.

Est-on toujours coupable, lorsqu'on blesse ou qu'on tue quelqu'un ?

Si on est ataqué injustement, comme lorsqu'un assassin ou un voleur se présentent pour ôter la vie, il est naturel de se défendre; et quoiqu'on n'ait pas l'intention de blesser ou de tuer son adversaire, ce malheur peut ariver: alors on n'est point coupable. Il en est de même si on est la cause innocente d'un accident funeste. Mais lorsque de propos délibéré, on tue ou on blesse quelqu'un, c'est un excès de scélératesse.

Y a-t-il du mal à se tuer soi-même ?

Se tuer soi-même de sang-froid, est le comble de la folie. On ne se sent pas la force de supporter ses maux, et on perd toute espérance d'y remédier. Mais quelle affreuse ressource! Pour éviter un malheur, peut-être passager, on a recours au plus grand des maux, qui est la mort. Le courage nous fait supporter avec patience ce qui peut nous ariver de désagréable: la lâcheté nous prive de tous les moyens qui pourraient améliorer notre sort.

Est-on coupable des meurtres que l'on comet à la guerre ?

Les maux ocasionés par la guerre, doivent être

imputés à ceux qui en sont les premières causes, en la provoquant injustement. Mais il est des crimes dont on se rend coupable particulièrement par la licence, la cruauté et l'oubli des sentimens naturels. Nous devons faire la guerre, uniquement pour servir notre patrie et la défendre contre l'invasion ou les insultes des puissances qui la menacent. Nous devons, en observant exactement l'ordre, la subordination et la discipline, faire paraître toute l'énergie et le courage dont nous sommes capables. Mais c'est perdre le mérite de sa bravoure et de ses services, que de s'abandonner à des excès qui révoltent l'humanité, et que l'on croit bien faussement autorisés par la guerre.

Ne peut-on pas espérer que les hommes, en se conduisant suivant les lumières de la raison, parviendront à vivre en paix ?

Malheureusement, la raison n'aura jamais sur l'homme qu'un empire très-borné. Cette passion de se battre est naturelle dans tous les animaux, et sur-tout dans l'espèce humaine : elle est indestructible. Il est affreux de voir que cette fureur, qui surpasse de bien loin la vengeance des brutes, ait affligé de tout tems le genre humain, et qu'elle continuera, malgré les réclamations des hommes sages, de le tourmenter et de s'opposer à son bonheur, parce que les passions des hommes seront toujours les mêmes.

Qu'est-ce qu'un faux témoignage ?

C'est une déposition faite sur-tout en justice, contre la vérité. Il peut en résulter beaucoup de mal, ainsi que du mensonge, de la médisance, de la calomnie et des jugemens téméraires. Le faux témoignage est un crime prémédité. Le refus

même de rendre témoignage à la vérité, par l'éfroi d'une menace, est criminel lorsqu'il occasionne la condamnation de celui qui est faussement accusé. L'homme lâche, qui cause ainsi la mort de l'innocent, est coupable d'assassinat.

Qu'est-ce que mentir ?

C'est parler contre la vérité.

N'y a-t-il point des occasions où l'on peut mentir, sans mal faire ?

Il y a des mensonges officieux, qui ne nuisent à personne, et dont il peut même résulter du bien, comme lorsqu'on parle à un malade, ou à une personne qui est dans la peine. Mais le mensonge réel est une chose abominable, et sujète à des conséquences très-dangereuses.

Qu'est-ce que médire ?

C'est découvrir sans nécessité les fautes ou les défauts des autres.

La médisance est-elle toujours un mal ?

La médisance est essentiellement un mal. Mais elle est excusable, lorsque la faute est publique, ou lorsque celui qui l'a comise, a l'impudence de se montrer sans remords.

Qu'est-ce que la calomnie ?

C'est imputer à quelqu'un des défauts qu'il n'a point, ou des fautes qu'il n'a pas comises. Un calomniateur est un très-méchant homme. Méconnaissant les lois de la probité, il est capable des choses les plus horribles.

Qu'est-ce que juger témérairement ?

C'est juger mal des autres sans fondement légitime.

Quel mal peut-il arriver des jugemens téméraires?

Ils blessent l'honneur et la réputation, et peuvent avoir de très-mauvaises suites.

Qu'est-ce qu'un faux serment?

Le faux serment ou parjure est un serment contre la vérité, en attestant qu'une chose fausse est vraie. C'est aussi le violement d'un serment juste et raisonnable. Ce sont des espèces de mensonges.

Dans quelles occasions peut-on jurer ou prêter serment?

Quand le supérieur ou le juge, usant légitimement de leurs pouvoirs, commandent de prêter serment ou de jurer, alors on promet de s'engager dans une cause qui paraît juste, ou on jure de rendre témoignage à la vérité. Mais on est toujours blâmable de jurer inutilement. Quant aux expressions triviales, que l'on apèle aussi juremens, il est au moins très-malhonête de s'en servir parce qu'elles ofensent les bonnes mœurs.

Quelles sont les manières les plus ordinaires de prendre le bien des autres?

Par violence, par adresse, par fraude, par usurpation.

Comment retient-on le bien des autres?

En ne restituant point ce que l'on a pris, et en ne payant pas ce que l'on doit.

Y a-t-il encore d'autres manières de retenir le bien des autres?

On retient encore le bien d'autrui, en s'appropriant un dépôt, en ne rendant point exactement les comptes auxquels on est obligé, en ne cherchant pas à qui appartient une chose que l'on a

trouvée, en diférant de payer les ouvriers et les autres personnes, dont on a employé le tems ou la peine, en ne remplissant pas les conditions des marchés dont on est convenu, en livrant des marchandises mauvaises, ou des ouvrages défectueux, comme s'ils étaient bons.

Pour éviter de tomber dans ces fautes, que faut-il faire?

On doit s'appliquer à aquérir les vertus morales, et à coriger les vices et les défauts auxquels on peut être sujet.

DES VERTUS MORALES.

En quoi consiste la vertu?

La vertu consiste à cultiver constamment des qualités naturelles ou aquises, qui sont utiles à soi-même et à la société, et à éviter tout ce qui peut y être contraire.

Qu'entendez-vous par vertu morale?

J'entends les vertus qui règlent nos mœurs et nous donnent de la facilité pour bien faire.

Quelles sont les vertus morales?

On les réduit à quatre, parce que les autres vertus morales en dépendent. C'est la prudence, la justice, la force d'esprit et la tempérance.

Qu'est-ce que la prudence?

C'est une vertu qui éclaire notre esprit, et nous fait prendre les moyens les plus sûrs pour nous bien conduire.

Que résulte-t-il de la prudence?

Il en résulte la sagesse dans toute sa conduite, le bonheur de ne point tomber dans des fautes

que l'imprudence nous ferait comettre , la réserve et l'honêteté dans ses paroles et ses actions : ce qui est un grand moyen de se faire aimer.

Qu'est-ce que la justice ?

C'est rendre à Dieu et aux hommes ce que nous leur devons.

En quoi consiste encore cette vertu ?

A ne pas retenir le bien des autres ; à bien remplir ses engagements ; à s'aquiter de ses devoirs avec exactitude et probité ; à faire l'aumône autant qu'on le peut.

Qu'est-ce que faire l'aumône ?

L'aumône est un devoir et une suite de l'obligation naturelle de faire aux autres tout le bien que nous voudrions qu'on nous fit. Faire l'aumône est assister les pauvres dans leurs besoins , dans leurs malheurs , dans leurs maladies. Il est douloureux pour un homme sensible, de voir celui qui a du superflu, qui est même dans l'abondance, ne point en faire part à ceux qui éprouvent les horreurs de la nécessité. Il est affreux de voir l'indifférence d'un riche, endurci dans la mollesse, pour un pauvre qui n'ose implorer son secours.

Doit-on considérer tous les pauvres également ?

Non : on doit faire entre eux une grande différence. Ceux qui sont estropiés , blessés , aveugles, hors d'état de travailler , exigent notre assistance. Il en est d'autres aussi, que des malheurs ont réduits à un état misérable : ils ont droit à nos secours. Mais il est des gens qui , avec de la santé et de la vigueur, sont naturellement paresseux : leur fainéantise habituelle leur donne de l'aversion pour le travail ; ils aiment mieux

ne rien faire , et vivre d'aumônes. Il y a même eu des mendiants qui , jouissant sourdement d'une fortune suffisante , ont choisi par goût cette manière de vivre libre et indépendante. Ceux-là sont méprisables et indignes de l'attention de leurs concitoyens. Il faut faire l'aumône avec discernement , secourir les véritables pauvres , et ne pas encourager la fainéantise.

Qu'est-ce que la force d'esprit ?

C'est une vertu qui donne de l'énergie à l'esprit , et le rend capable de former et d'exécuter une résolution prompte , ferme et sage. Elle nous fait combiner et apprécier les préjugés et les idées vulgaires , pour les réduire à leur juste valeur. Elle nous soutient aussi dans l'adversité , et nous rend patient dans nos maux.

Qu'est-ce que la tempérance ?

C'est une vertu qui réprime nos inclinations déréglées , et nous porte à mettre de la modération dans nos actions et dans nos paroles , et dans toutes nos jouissances. Il en résulte la sobriété en toutes choses , même dans la sagesse. Elle répand de l'agrément dans la vie , en adoucissant nos passions. La tempérance nous fait même éviter des maladies , et contribue à la santé.

DES VICES PRINCIPAUX.

En quoi consiste le vice ?

Le vice consiste à se laisser entraîner par des inclinations mauvaises , naturelles ou habituelles , qui portent à des excès toujours nuisibles.

Quels sont les vices principaux ?

Les vices principaux sont l'orgueil , l'avarice ,

l'incontinence, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse.

Pourquoi les nomme-t-on principaux ?

Parce que chacun de ces vices est la source de plusieurs autres.

Qu'est-ce que l'orgueil ?

C'est une opinion trop avantageuse de soi-même, qui fait qu'on se préfère aux autres. Ce vice produit la vaine gloire, la présomption, le mépris, l'ambition et l'hypocrisie. Les orgueilleux, pour se maintenir dans leur prétendue supériorité, sont gênés dans leurs actions et leurs manières; et ils éprouvent souvent des désagréments. C'est aussi un effet de l'orgueil ou de l'amour-propre, de ne point vouloir convenir de sa faute, lorsqu'on a évidemment tort. Avouons naïvement nos faiblesses : on ne peut pas être parfait. Ne méprisons personne : apprécions-nous nous-mêmes; et croyons que les autres peuvent penser et agir mieux que nous. C'est un moyen de vivre heureux.

Qu'est-ce que l'avarice ?

C'est un attachement excessif à ce que l'on possède, et un grand désir d'augmenter ce que l'on a. L'avare fait de son trésor l'unique objet de ses pensées et de ses soins. Il désire le bien d'autrui, et souvent, pour l'avoir, il emploie le mensonge, la fraude et l'injustice. Ce vice détruit toute sensibilité au malheureux sort de ceux qui ont besoin de secours.

Qu'est-ce que l'incontinence ?

C'est une inclination déréglée pour les plaisirs des sens, sur-tout pour les plaisirs lascifs. Ce vice aveugle l'esprit : il maîtrise la pensée, et rend incapable

d'application. Il porte le trouble dans la société. Il énerve les facultés intellectuelles : il affaiblit la constitution du corps.

Qu'est-ce que l'envie ?

C'est un sentiment interne, par lequel nous sommes envieux du sort de ceux qui sont dans une position plus heureuse que nous, de ceux qui nous sont préférés. Il fait goûter une secrète satisfaction, lorsqu'on entend parler mal d'eux, lorsqu'ils font des fautes, ou qu'il leur arrive quelque désagrément. Ce vice conduit à la médisance et à la calomnie. Il peut occasioner beaucoup de mal, lorsqu'on s'y arrête; il altère même la tranquillité de ceux qui s'y abandonnent. Les envieux n'ont jamais de repos : ils sont toujours tourmentés. Lorsque l'envie et la jalousie sont des vices dominans dans les gouvernemens, il en résulte, pour les peuples, des maux qui deviennent incalculables.

Qu'est-ce que la gourmandise ?

La gourmandise et l'ivrognerie sont des vices qui portent à manger et à boire avec excès. Ils troublent les facultés de l'esprit et du corps. Ils affaiblissent la raison et le tempérament. Le gourmand, tandis qu'il se livre avec sensualité à son appétit déréglé, ne réfléchit pas, qu'il y a des malheureux qui souffrent de faim et de misère. L'ivrogne s'abrutit, et se rend indigne de la société. On le fuit, et on craint ses extravagances.

Qu'est-ce que la colère ?

C'est un mouvement intérieur et impétueux, qui fait rejeter subitement, et avec violence, ce qui nous déplaît. Ses effets sont, la discorde, les disputes, les injures, les juremens, les coups

et même les meurtres. La colère est une courte frénésie. Défions-nous de ses mouvemens. Si cette passion n'obéit, elle comande en tyran.

Qu'est-ce que la paresse ?

C'est une lâcheté habituelle et une répugnance invincible pour le travail et l'aplication, qui rend incapable d'être utile à soi-même et aux autres. Elle cause la négligence de ses devoirs, la perte du tems et des talens pour la société. Les paresseux n'étant propres à rien, sont toujours dépendans et méprisés. Il y a cependant une paresse excusable. Elle vient d'une faiblesse de tempérament, qui ôte la force et le vouloir de faire tout ce qui demande un peu d'action. Elle peut se réformer avec l'âge; et si le corps devient plus fort, on se trouve plus d'aptitude à prendre du mouvement.

DES FAUTES.

Combien y a-t-il de sortes de fautes ?

Il y en a de deux sortes, la faute pardonnable et la faute punissable.

Qu'est-ce que la faute pardonnable ?

C'est celle que l'on comet dans des choses légères, ou même graves, sans intention de nuire ou de mal faire.

Qu'est-ce que la faute punissable ?

C'est celle d'où il peut résulter du mal, et que l'on comet avec un parfait consentement.

DE LA VERTU ET DU VICE EN GÉNÉRAL.

Celui qui mène une vie pure et irréprochable, jouit de la tranquillité et de la paix au milieu même

A 2111325

des méchans. La vertu n'a pas besoin d'armes pour se faire respecter. Toujours modeste, elle n'offense personne : elle craint jusqu'à l'apparence du mal. Elle ne se trouble point, et marche avec assurance, malgré l'envie et la jalousie de ceux à qui elle fait ombrage.

Le vice prend quelquefois les dehors de la vertu. Il se dissimule : il se compose ; et sous certains aspects, il peut paraître aimable. Mais une personne bien née reconaît l'illusion, et découvre le poison caché sous des apparences trompeuses. Tout le monde a naturellement horreur du vice, lorsqu'il se montre tel qu'il est. Cependant, comme il flatte par des plaisirs séducteurs, qu'il émeut les sens, il faut avoir bien de la vertu pour se garantir aisément de la contagion.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.